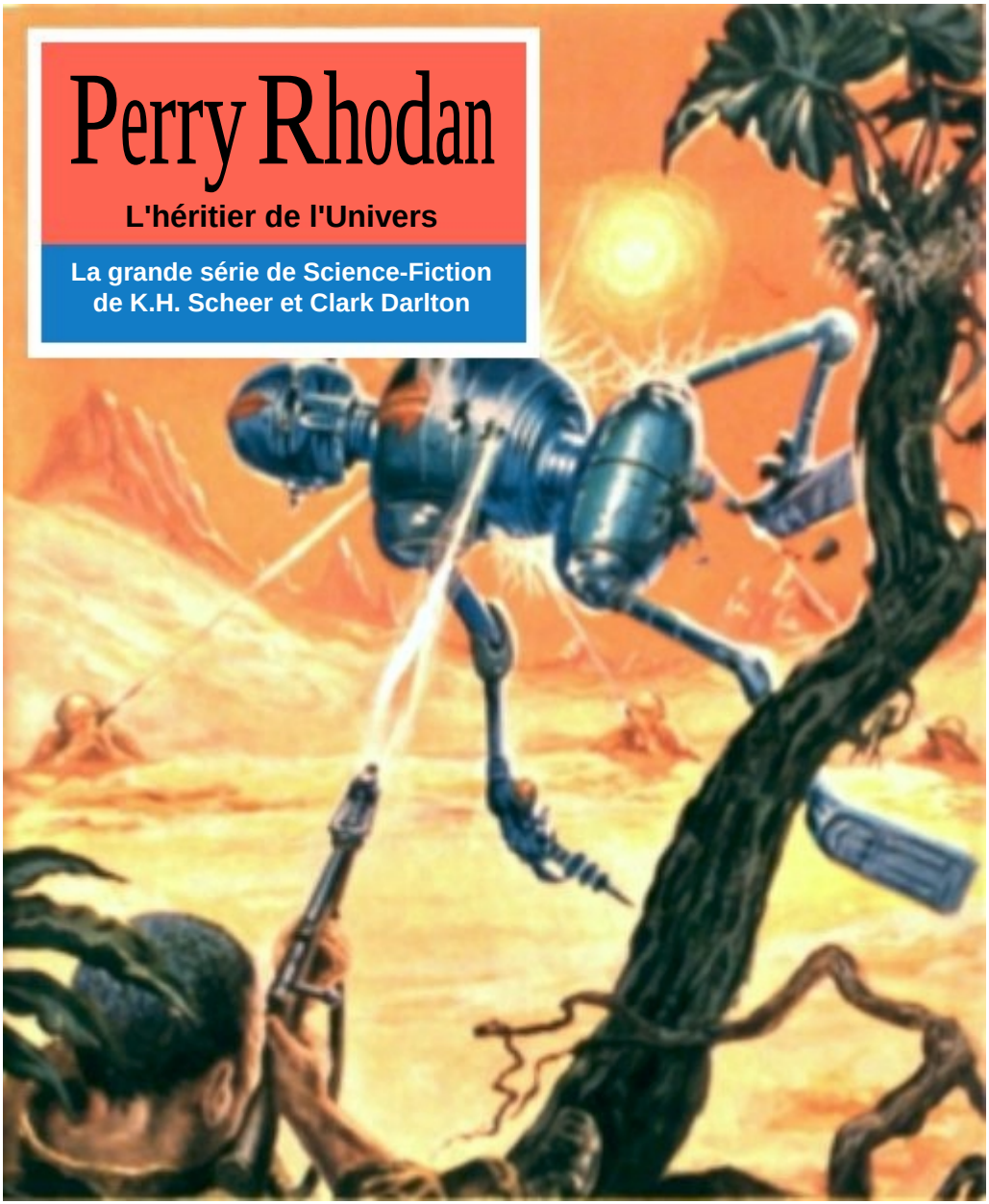
Perry Rhodan

L'héritier de l'Univers

La grande série de Science-Fiction de K.H. Scheer et Clark Darlton



Relais secret X

n°23

La flore et la faune de ce monde sont mortelles –
mais les humains qui y vivent sont plus dangereux encore…

Titre original :
Geheimschaltung X
par W.W. Shols

Traduction de Timour Blary

Cet épisode est le quatrième de cinq épisodes s'intercalant entre les volumes français n°9 "Le traître de Tuglan" et n°10 "Le maître des mutants". Il fait suite à "La fuite de Thora".

Avertissement :
Le présent document vous est transmis avec l'aimable autorisation de Verlagsunion Pabel Moewig (VPM) KG et des Éditions Fleuve Noir, sous la réserve expresse de n'en faire qu'un usage personnel et familial, à l'exclusion de toute transaction à titre onéreux. Toute vente ou location est donc interdite et serait considérée comme une contrefaçon, conformément aux articles L122-4, L122-5 et L335-2 et suivants du code français de la propriété intellectuelle.

CHAPITRE 1

– NON ! NON ! ET NON ! Nous ne retournons pas sur Terre ! Nous restons ici, en orbite autour de Vénus ! *Me suis-je bien fait comprendre ?*

Les membres de la Milice des Mutants s'effrayèrent devant l'emphase de Bull. En l'absence de Perry Rhodan, toute l'équipe aux pouvoirs paranormaux était sous le commandement de Bull. Ils n'étaient pas toujours d'accord avec son raisonnement, mais restaient loyaux envers leur supérieur.

Celui-ci était maintenant dans une situation délicate. L'échec de leur mission était à envisager.

– Il se passe quelque chose de grave, continua-t-il d'une voix irritée en désignant de l'index la surface de Vénus. Personne au service du dirigeant de la Troisième Force, personne qui ait juré allégeance à Rhodan ne peut l'abandonner quand il est en danger. Vous voulez retourner sur Terre ? Et comment parviendriez-vous à dormir en sachant qu'il est là-bas, seul, dans la jungle, au milieu d'une faune aussi mortelle que variée… ?

– Okura est avec lui. Marshall et Thora aussi, risqua un mutant plutôt petit mais large d'épaules.

C'était Wuriu Sengu, le voyant.

Bull le coupa court.

– Thora est partie seule, uniquement accompagnée d'un robot. Rhodan, Marshall et Okura l'ont suivie dans un deuxième vaisseau. Nous savons que le cerveau positronique de la forteresse de Vénus est soudainement devenu fou, en activant le *Relais secret X* contre Perry lui-même, son programmeur ! Le cerveau nous empêche d'approcher, et je n'ai aucune raison de croire que Perry et Thora soient parvenus à se rejoindre. Selon toute probabilité, ils se sont écrasés et sont à présent à la merci des dangers de cette planète préhistorique.

Sengu tenta une fois de plus de dissiper le pessimisme de Bull.

– Le chef a dit que la femme arkonide était entre de bonnes mains.

Bull resta inflexible.

– À proprement parler, le chef nous en a dit très peu. Il n'a guère eu de temps pour nous donner des explications. Notre communication radio a été coupée au bout d'à peine deux minutes et depuis ce temps là, toutes les tentatives pour rétablir le contact avec lui ont été vaines. Le cerveau robot dans la base vénusienne n'a pas seulement érigé une barrière de cinq cents kilomètres de rayon. Il intercepte aussi toutes les transmissions radio entre l'espace et la surface de la planète et interdit les atterrissages. Le bracelet de Perry est inutile. Je pense que même notre puissant émetteur de bord ne pourrait les

atteindre. Quand cette damnée machine se met en position défensive, elle suit ses consignes à la lettre. La technologie arkonide !

Le mutant Tanaka Seiko fit un geste poli pour prendre la parole.

– Nous avons déjà fait état de toutes ces contraintes, Monsieur. Vous admettez vous-même que nous sommes impuissants. Pourquoi donc devons-nous rester en orbite si nous ne pouvons pas aider notre commandant ?

Bull fit une pause avant de répondre. Il dévisagea ses auditeurs. Il avait toujours regretté que la pâleur du bleu de ses yeux empêche son regard pénétrant de paraître aussi sévère qu'il l'aurait voulu quand il avait besoin de faire appel à son autorité.

Il se trouvait là, en face de l'élite de la Troisième Force. Ils constituaient la milice secrète des mutants de Rhodan. Parmi eux, Tanaka Seiko, qui était capable de percevoir les ondes hertziennes, ou Wuriu Sengu, le voyant, qui n'avait aucune difficulté à voir à travers les objets solides.

Bull concentra son regard sur Tako Kakuta.

– Oui, Tako, c'est à vous que je pensais. Vous devez vous être rendu compte qu'il y a un paramètre que le cerveau positronique n'a pas pris en considération…

– Est-ce que vous parlez de ma capacité de téléportation, Monsieur ?

– Bien sûr ! La machine de la forteresse est vieille de dix mille ans. Je ne veux pas dire qu'elle soit un produit de l'âge de pierre. Après tout, elle a été construite par une expédition arkonide dont la technologie était alors déjà largement en avance sur celle de l'humanité actuelle. Mais il y a dix millénaires, il n'existait sur la Terre aucun mutant. Cela nous amène à la conclusion logique que le cerveau robot n'a pas été programmé pour se défendre contre la téléportation.

– Vous voulez dire que je dois…

Tako Kakuta fit une pause. Il jeta un coup d'œil hésitant à l'écran d'observation qui montrait Vénus. Sous la chaloupe sphérique de soixante mètres de diamètre, la *Bonne Espérance V*, le paysage sauvage de la planète vierge défilait lentement. Mais les détails n'étaient guère perceptibles. De temps en temps, une trouée dans l'épaisse couverture nuageuse lui permettait d'entrevoir la surface. Des forêts sombres et verdoyantes, parfois quelques océans noirâtres miroitants et des falaises grises aux sommets enneigés. Mais l'écran optique en montrait en réalité bien moins que ce dont se souvenait le téléporteur. Tako avait passé beaucoup de temps sur Vénus. Il savait ce qui l'attendait, en bas, dans ce labyrinthe de verdure.

– Oui, dit Bull en inclinant la tête d'un air sérieux. Vous devez descendre pour prendre contact avec Rhodan. Une fois que vous l'aurez trouvé, tout le reste ne sera plus qu'un jeu d'enfant. Avec le chef, nous formerons une équipe invincible et accomplirons ce que nous avons l'intention de faire. Nous transporterons Perry le plus rapidement possible jusqu'à la forteresse pour qu'il puisse fournir de nouvelles instructions au cerveau.

Sengu hocha la tête.

– Évidemment, répondit-il, optimiste. Comment se fait-il que nous n'ayons pas eu cette idée plus tôt ?

– Nous avons trop tendance à considérer les barrières énergétiques arkonides comme infranchissables. Ces dernières années de côtoiement avec la technologie arkonide nous ont inconsciemment convaincus qu'elle représentait la perfection. Préparez-vous à sauter, Tako.

– La distance est ridiculement faible, Monsieur. Cela fait déjà un long moment que je songe à partir. J'y serais déjà allé si seulement…

– Si seulement quoi ?

– Je connais la jungle. Même un téléporteur peut perdre le sens de l'orientation et s'égarer, sans parler de toutes les vermines anthropophages qui la peuplent. Même les réflexes foudroyants d'un téléporteur sont parfois insuffisants pour qu'il puisse se mettre en sécurité.

– Avez-vous peur ?

– J'ai toujours peur quand on me demande de me jeter directement dans la gueule du loup. Mais ce n'est pas ce qui me dérange le plus. Après tout, il y a probablement plusieurs milliers d'hommes là-bas qui doivent se tenir prêts à se battre pour leurs vies à tout moment. Le problème est que j'ai besoin d'un point de repère précis. Sans localisation précise, je devrai sauter au hasard en ayant très peu de chance de retrouver Rhodan.

– Ne vous inquiétez pas ! Le cerveau positronique de bord conserve toutes les données de manœuvre du vaisseau. Nous avons ainsi pu enregistrer la position de Perry durant la dernière transmission radio. Il se trouve exactement à cent trente kilomètres à l'ouest du bras océanique de trois cents kilomètres de large qui s'enfonce profondément dans le continent du nord.

– Mais ces données ne sont pas assez précises, Monsieur.

– Je sais. Je n'ai pas dit que vous deviez vous téléporter dans la minute qui suit.

D'une main puissante, Bull écarta le téléporteur de son chemin et marcha à grands pas vers le cerveau positronique de bord.

– Vous tous, suivez-moi ! Veillez à ce que ni Tako ni moi ne fassions d'erreur. Je vous garantis que nous localiserons Rhodan avec une marge d'erreur inférieure à cinq cents mètres. Tako, si vous ne tombez pas directement dans les bras du chef, vous vous trouverez au pire à portée de voix.

– J'espère bien, Monsieur !

L'évaluation des données stockées se fit plus rapidement que prévu. Les servocircuits du cerveau réagirent promptement. Une projection de la surface de Vénus apparut sur un réseau millimétré. L'image était obtenue à partir des observations précédentes.

La tâche restait néanmoins difficile pour Tako. Pour atteindre une zone par téléportation, il devait se concentrer sur son objectif et avait besoin d'un point de repère précis.

Il possédait seulement quelques vagues indications à cet égard. La forêt vierge apparaissait comme un tapis infini qui recouvrait la susdite présentation de millions de points géographiques semblables.

Bull sentit les difficultés de Tako.

– Cessez de vous inquiéter, mon garçon. Je me charge de tout. Concentrez-vous simplement sur le paysage du réseau cartographique. Bien qu'il ne s'agisse que d'une aide visuelle, il risque de s'avérer extrêmement utile.

– L'orientation est très bonne, déclara soudainement Tako Kakuta. Ne modifiez plus le réseau cartographique, Monsieur. Notre trajectoire semble être correcte elle aussi. Nous devrions atteindre le point le plus favorable pour mon départ dans environ dix minutes.

Ils vérifièrent leurs montres. En plus du chronomètre de bord du vaisseau, qui correspondait au calendrier terrestre, ils portaient tous des montres vénusiennes. Vénus tournait en effet cinq fois plus lentement que la Terre. Les jours sur Vénus étaient donc cinq fois plus longs.

Le lieu où le cerveau positronique de la *Bonne Espérance V* avait enregistré la présence de Rhodan était situé dans la zone crépusculaire. Pour leurs compagnons, en bas sur Vénus, une nouvelle matinée allait bientôt commencer.

Les montres vénusiennes indiquaient près de 78:00 heures.

Encore cinq minutes avant le moment du saut !

Les secondes s'écoulèrent silencieusement. La tension dans le poste central montait. Si quelqu'un à bord avait un pressentiment concernant la mission de Kakuta, il s'abstint d'en faire état. Il était possible que cette téléportation nocturne soit leur dernière chance de traverser la barrière érigée par le cerveau robot de la forteresse.

Plus que trois minutes !

Wuriu Sengu, le voyant, poussa un gémissement de découragement. Après être resté debout plusieurs minutes avec une extrême concentration, semblant fixer un point invisible devant lui, il détendit son corps et se jeta avec inquiétude dans un fauteuil.

Bull fronça les sourcils devant cette attitude pessimiste. Celle-ci risquait de s'étendre aux autres membres d'équipage.

– Qu'y a-t-il, Wuriu ?

– J'ai essayé de reconnaître quelque chose sous la masse nuageuse. J'y vois évidemment bien mieux que vous. En effet, la surface de Vénus n'est pour vous qu'une morne couverture vaporeuse de nuages alors que pour moi c'est un magnifique paradis multicolore. Néanmoins, il me faudrait identifier des détails particuliers du paysage, ce qui m'est impossible à cette distance. À environ trente kilomètres au sud de la zone indiquée par notre cerveau positronique se trouve une haute mesa presque stérile. Mais le chef s'est probablement enfoncé plus profondément dans la forêt.

– Wuriu, Vous voulez dire que selon toute logique il devrait essayer d'atteindre la mesa ?

– Naturellement ! C'est le seul endroit où ils pourront jouir de la meilleure protection contre la faune imprévisible de la planète.

– Il est possible que vous ayez raison. Mais les difficultés sont certainement bien plus importantes là-bas qu'ici. Quoi qu'il en soit, je pense que nous devrions attendre les résultats de nos détecteurs positroniques. Je suis convaincu que les quinze prochaines minutes nous en apprendront davantage sur la situation. Êtes-vous d'accord, Tako ?

Le téléporteur inclina la tête.

Encore une minute avant le point de saut.

En plus de son propre équipement, il emportait une combinaison arkonide. Tous connaissaient sa fonction : dès que Kakuta aurait localisé Rhodan, la combinaison permettrait à leur commandant d'atteindre la forteresse vénusienne sans retard. Une fois là il pourrait revoir la programmation du cerveau positronique. Ainsi, le contrôle de la Troisième Force sur la planète serait de nouveau assuré. Les combinaisons de transport arkonides étaient en elles-mêmes une merveille de technologie. Elles étaient de faible poids et pouvaient être enfilées par-dessus des vêtements normaux. Leurs neutraliseurs de gravité intégrés permettait à leurs porteurs d'utiliser la voie des airs. De plus, avec leurs écrans déflecteurs et leurs générateurs de bouclier énergétique, elles rendaient quiconque les portait invisible et pratiquement invincible.

La vision des précieux matériels alloués pour la périlleuse opération rendit son optimisme à l'équipage. Après que Tako Kakuta aurait remis la combinaison de transport à Perry Rhodan, l'épisode du naufrage serait vite oublié.

– Dix secondes, appela Reginald Bull. Soyez prudent, Tako !

– J'y vais !

La disparition d'un téléporteur était devenue un événement banal pour le corps des mutants. Néanmoins, dans ce cas précis, ils trouvèrent ce spectacle étrange et merveilleux. Un homme normal s'en allait toujours en empruntant une porte ou un ascenseur, mais un téléporteur restait simplement sur place, immobile. En concentrant son esprit, il parvenait ensuite à pénétrer dans un domaine d'existence quintidimensionnel qui ne lui rendait son état normal qu'arrivé à destination.

L'image de Kakuta se brouilla graduellement, devenant de plus en plus vague, jusqu'à donner l'impression de disparaître dans le temps.

Avant qu'ils n'aient le temps de compter jusqu'à trois, l'emplacement où il s'était trouvé était vide.

– Maintenant il ne nous reste plus qu'à attendre, annonça Bull.

Il avait l'intention de suivre l'exemple de Wuriu et de s'asseoir dans un fauteuil confortable. Cependant, avant qu'il n'ait le temps de convertir son désir en réalité, un cri perçant déchira le silence.

Wuriu bondit et fixa d'un air incrédule le corps qui se tordait sur le sol du poste central.

Tako Kakuta, pris de convulsions sous l'effet de la douleur, était inexplicablement réapparu à l'endroit de son saut. Son cri se mua vite en un pitoyable geignement entrecoupé de violentes quintes de toux.

Ralf Marten, le psychoprojecteur de la Milice des Mutants, fit un pas en arrière quand Kakuta, les yeux fermés, chercha à lui saisir la jambe en faisant des gestes implorants.

– Il est devenu fou ! cria Tanaka Seiko. Il faut l'attacher. Il ne sait plus ce qu'il fait !

Le téléporteur n'était en effet visiblement pas conscient de ce qu'il faisait. Aucun membre de l'équipage ne savait d'ailleurs quoi faire. La brutale réapparition de Kakuta

était inexplicable. Il ne pouvait pas à la fois être traité comme un criminel et comme un patient. Il était de toute évidence plus malade que « fou ».

– Nous devons l'aider ! déclara Marten, dont l'attitude exprimait à la fois méfiance et compassion.

Tous les hommes présents avaient instinctivement formé un large cercle autour de Kakuta et commençaient à réfléchir au moyen de porter secours à Kakuta.

– Ralf, concentrez-vous sur son esprit ! suggéra Reginald Bull. Dites-moi ce qu'il voit et entend !

Ralf Marten était, comme la plupart de ses compagnons, un mutant. Il était capable d'isoler ses propres perceptions et de se « servir » des yeux et des oreilles d'une autre personne, qui ne se rendait quant à elle compte de rien.

Marten se concentra et prit une posture rigide, caractéristique des mutants. Au bout de quelques instants, son corps se détendit de nouveau et il secoua la tête.

– Je ne vois rien. Ce que Tako voit et entend est indéfinissable. Il ne nous reconnaît pas. Toutes ses perceptions sont brouillées, comme…

Marten hésita.

– Continuez ! le pressa Bull. Voulez-vous dire que Tako est fou ?

Le psychoprojecteur inclina la tête sans conviction.

– C'est cela. Mais je ne suis pas médecin. N'accordez pas trop de crédit à mes impressions !

– Que diable, Marten ! Vous ne faites que nous compliquer le problème. Le cerveau de Tako doit bien refléter quelques images. Il n'est resté hors du vaisseau que durant cinq secondes. Il n'a pas pu totalement s'aliéner en une si courte période de temps !

Le psychoprojecteur haussa les épaules d'un air impuissant.

– Monsieur, j'ai bien peur de ne pouvoir vous dire comment procéder. Si son cerveau reflète réellement ses dernières expériences, je puis seulement vous dire que l'origine de ses impressions visuelles et acoustiques est indéfinissable.

– Ne lui en demandez pas trop, intervint Wuriu Sengu. Après tout, il n'est pas télépathe.

– Merci pour le conseil, répondit Bull en grinçant des dents. Dans ce cas nous allons devoir suivre la suggestion de Tanaka et l'attacher.

– Attendez une minute ! Il se calme...

Tako Kakuta s'était soudainement immobilisé. Seule sa respiration rapide et saccadée montrait encore son état d'excitation. Finalement, il ouvrit les yeux et fixa ses compagnons, apparemment sans les reconnaître.

– Encore un peu de patience, demanda Bull. Son agitation diminue. Nous ne pourrons pas soulager sa douleur tant que nous n'en connaîtrons pas la cause.

Bull s'approcha tout près du téléporteur.

– Tako, qu'y a-t-il ? Pouvez-vous nous parler ?

Il fallut encore plusieurs minutes avant que le petit japonais ne réagisse pour la première fois à son environnement. Son esprit semblait s'être éclairci.

– Reginald, mon Dieu, pourquoi ne m'aidez-vous pas ?

– Je vous aiderai dès que vous m'aurez expliqué ce qui se passe.

– J'ai mal…

– Où ça ?

– J'ai mal partout. Mon dos, ma tête... Aucun homme ne pourrait supporter cet enfer pendant trois heures !

Les autres hommes se regardèrent avec un air entendu. On pouvait lire dans leurs regards qu'ils croyaient Tako fou.

– Il est parti trois… peut-être cinq secondes, exposa Tanaka Seiko. Il est impossible qu'il ait atterri sur Vénus puis qu'il en soit reparti.

– Mais il a dû être victime d'un terrible incident, fit remarquer le capitaine. Aidez-moi à le mettre sur une couchette.

Bull s'agenouilla près de Tako et ouvrit la fermeture de son col. Celui-ci le remercia d'une voix faible. Cela devait être un grand soulagement pour lui.

Ils le transportèrent dans la pièce voisine. Il était à bout de force. Il avala un comprimé analgésique, obéissant.

– Vous sentez-vous mieux ? demanda Bull.

– Oui, un peu. Merci !

– Dieu soit loué ! La façon dont vous vous êtes comporté en revenant était suffisamment étrange pour que nous pensions tous que vous aviez perdu la raison. Vous sentez-vous assez fort pour nous faire un rapport ?

– Il n'y a pas grand chose à dire. Je ne suis pas arrivé à destination. Je ne pouvais pas passer.

– Personne ne s'attendait à ce que vous rentriez de Vénus en à peine quelques secondes. Pas plus que...

– Pourquoi me parlez-vous toujours de quelques secondes, Monsieur ? demanda soupçonneusement Kakuta. Je suis resté coincé plusieurs heures dans cet enfer avant de pouvoir repartir.

– Très bien, le calma Bull. Ne chipotons pas sur des détails secondaires. Ce qui est vraiment important est que vous n'ayez commis aucune erreur.

– Comment un téléporteur pourrait-il se tromper, Monsieur ? Je ne suis pas plus capable d'influencer le processus de téléportation que vous ne contrôlez la façon dont vos yeux voient. C'est un don naturel, et il suit ses propres lois.

Bull pensa à haute voix.

– Si vous n'avez fait aucune erreur, cela ne nous servira à rien de répéter l'expérience.

– Que je sois damné si j'essaye de nouveau ! Je vous demande pardon, Monsieur. Ne pensez pas que c'est de l'insubordination. Je ne peux pas vous l'expliquer.

– Vous avez parlé de l'enfer…

– Il n'y a aucun autre mot pour le décrire. Je me trouvais dans un néant plein de douleurs et de tortures. Il ne peut y avoir qu'une seule explication.

– Qui serait ?

– Le cerveau robot m'a repoussé. La barrière du *Relais secret X* repousse toute

intrusion, quelle que soit sa forme. Ce qui inclut l'énergie. D'abord nous n'avons pas pu atterrir, puis l'interruption totale de nos communications radio nous a été imposée. Nous avons maintenant aussi la preuve que les champs d'énergie quintidimensionnels de la téléportation sont également interceptés. J'ai dû de plus atteindre une autre dimension temporelle durant ma dématérialisation.

– Ce qui signifie ?

– Nous n'avons pas la même notion du temps qui s'est écoulé. Vous tous prétendez que je ne suis parti que cinq secondes au maximum. Dans ma réalité, cependant, mon absence a duré considérablement plus longtemps.

Comme preuve de son affirmation, Tako leva son bras gauche et montra son bracelet multifonctions.

– Ma montre avance de deux heures et demie. N'est-ce pas une preuve suffisante ?

Ils exprimèrent leur accord. À partir de ce moment, tout l'équipage de la *Bonne Espérance V* accepta avec résignation le fait qu'ils étaient incapables de porter secours à Perry Rhodan dans les jungles vénusiennes. Rhodan et ses compagnons ne dépendaient plus que d'eux-mêmes. Ils étaient obligés de trouver la solution à leurs problèmes en se servant de leur intelligence.

CHAPITRE 2

John Marshall courait pour sauver sa vie.

Courir était son activité principale depuis qu'il avait quitté Rhodan et Okura. Il fuyait les humains de la Terre et les bêtes vénusiennes. La planète entière avait conspiré pour le détruire.

Haletant, il se jeta sous la haute racine d'un arbre, roula sur le sol et se retourna vivement pour faire face à la créature. La racine lui offrait une protection suffisante tant que la menace ne venait que d'un côté.

Du coin de l'œil, il regarda vers le haut, mais le tronc de l'arbre était trop lisse. Les premières branches apparaissaient à plus de dix mètres de hauteur, lui rendant l'escalade impossible. La bête s'approchait rapidement. Avec sa longueur de plus de cent mètres, même l'arbre le plus haut de Vénus n'aurait pu faire office de refuge sûr à Marshall.

La tête gluante d'un grand ver émergea du sous-bois. Les ondulations de la créature atteignaient deux mètres de hauteur. Au mépris de tout danger, le monstre s'avançait résolument.

Quand Marshall avait croisé l'horrible créature pour la première fois, une heure plus tôt, il s'était emparé avec désespoir de son fusil automatique. Sa crainte devant l'horreur du monstre vénusien était toutefois plus faible que celle d'alerter ses poursuivants humains en tirant. Il savait que le ver géant possédait une intelligence très limitée et qu'il était dangereux du fait de ses réactions instinctives. Une victime tombée entre ses griffes pouvait faire sa dernière prière.

Attaquer cette masse de chair répugnante avec une arme automatique conventionnelle était totalement inutile. Après le premier choc causé par la surprise, Marshall s'arma donc de son radiant à impulsion et concentra son tir sur le serpent blanchâtre pendant une vingtaine de secondes. Le corps de celui-ci finit par se sectionner en deux parties, qui reprirent chacune indépendamment la chasse. Marshall avait puisé dans ses dernières forces pour fuir.

Il se tenait maintenant couché derrière la racine, incurvée devant lui comme un mur protecteur.

Que se passerait-il s'il visait directement la tête du monstre ?

Ce n'était qu'une idée qu'il n'avait pas encore mise en application. Une attaque latérale avait sectionné le corps du serpent. Et une approche frontale ? Le rayon pénétrerait dans la tête et traverserait le corps, qui serait dissout par le rayon énergétique généré par un phénomène de fusion nucléaire contrôlée.

C'était la seule option qui lui restait. Il n'avait plus assez de force pour s'échapper.

Mais il était toujours capable de viser et de presser la détente de son arme.

Le télépathe John Marshall leva son radiant à impulsions. Le sommet de la racine lui fournissait un bon point d'appui pour viser.

Son plan devait réussir. Il était impensable qu'il puisse mourir ici, loin de la civilisation humaine, seul et sans témoins.

La tête de l'énorme ver oscilla devant le canon de l'arme. Mais ce n'était pas encore le moment de tirer. Le corps sinueux formait en effet toujours un angle avec l'axe du radiant.

Quand la distance entre lui et le ver atteignit moins de vingt mètres, Marshall s'aperçut que celui-ci avait brusquement « changé d'avis ». Évidemment, il était difficile de parler « d'avis » compte tenu de la faible capacité du cerveau de la créature, qui ne reflétait rien de logique. Elle réagissait uniquement par réflexe à des stimulations. C'était du moins l'explication de Marshall aux agissements incompréhensibles du ver.

Il rampa vers l'arbre, mais le croisa du côté opposé au mutant et continua à glisser en ligne droite en direction du sous-bois.

John Marshall retint son souffle. Non seulement à cause de l'excitation, mais aussi du fait de l'odeur pénétrante, à laquelle aucun homme de la Terre n'était habitué. Il fallut encore quinze minutes au ver pour s'éloigner. Écœuré, l'homme soupira de soulagement quand la végétation se referma enfin sur la queue du monstre.

Le ver trouverait quelque part un trou profond grouillant de mille-pattes vénusiens où il pourrait s'installer et vivre en paisible symbiose avec les animaux écailleux.

Marshall essuya la sueur de ses sourcils. La vision de la queue blanche du ver avait éveillé sa curiosité. Une heure auparavant, quand il avait coupé le ver en deux avec son radiant à impulsions, les deux extrémités étaient brûlées. Peu après, une croûte s'y était formée, et une nouvelle tête commençait à pousser à la deuxième moitié du ver.

Marshall était conscient des étranges particularités de la vie sur Vénus, et il savait qu'il n'était pas encore hors de danger.

C'était de sa faute s'il y avait maintenant deux serpents plutôt qu'un seul. Le second reptile semblait occupé à regarder autour de lui pour reconnaître sa position.

Pourquoi le premier d'entre eux l'avait-il soudainement ignoré après l'avoir pourchassé avec obstination pendant plus d'une heure ?

Marshall ne voyait qu'une seule explication. C'étaient les mouvements du fugitif qui avaient attiré son attention et l'avaient incité à le poursuivre. Quand le télépathe s'était abrité derrière la racine et qu'il était resté immobile, la proie était devenue invisible pour le cerveau primitif de la créature. Faire le mort était une tactique valable sur tous les mondes sur lesquels le combat pour l'existence avait lieu selon des lois immuables.

Cependant, le nouvel espoir de John Marshall fut bientôt déçu.

Non pas que le deuxième serpent soit plus intelligent que le premier, mais par le plus grand des hasards, il rampait exactement en direction de la racine d'arbre derrière laquelle le mutant était couché.

Cette fois, Marshall allait devoir se défendre. Il s'aperçut au dernier moment qu'il ne s'en sortirait pas en attendant simplement sur place, et le mouvement brusque avec

lequel il tira son radiant à impulsions de son étui suffit pour attirer sur lui l'attention de la bête.

Son nez blanc se dirigea en avant. Les quinze premiers mètres de la longueur du serpent se placèrent en ligne droite. Marshall pressa la détente, et le rayon du radiant à impulsion s'enfonça dans le corps.

Son hypothèse était correcte !

Il n'y avait aucune continuité apparente dans toute la longueur du ver. Chacun de ses segments était en fait une entité vivante distincte des autres. Après avoir été frappé par le trait d'énergie mortel, il s'effondra, mort.

Son succès rendit tout son courage à Marshall. Dans un dernier effort, il se précipita hors de sa cachette et attaqua. Empli d'une frénésie sanguinaire, il parcourut les cinquante mètres de la longueur de la créature au pas de course et pulvérisa son dos blanc d'un feu de radiant continu.

Puis il s'effondra à côté de la longue piste gluante. Il avait gagné, mais cela s'achevait par un épuisement physique total. Même la puanteur insupportable qui se répandait ne put l'empêcher de s'endormir sur place.

Le soleil était toujours bas à l'est, caché derrière un voile de vapeurs laiteuses, quand Marshall reprit conscience. Son premier regard tomba sur son chronomètre. Il avait dormi six heures – temps terrestre – et il était toujours vivant !

Ses nerfs s'étaient calmés, et il avait de nouveau le contrôle de ses membres.

Il avait passé ces six dernières heures dans un innocent sommeil d'enfant. Les enfants peuvent posséder leurs anges gardiens, mais Marshall ne pouvait à l'avenir plus se permettre de se fier à de telles fantaisies célestes.

Il jeta un œil au soleil, à l'est, et vérifia le gyrocompas de son bracelet universel pour s'orienter. La fuite devant le ver lui avait fait faire un détour de plusieurs kilomètres. Néanmoins, cet écart de son itinéraire était le cadet de ses soucis. Il était essentiel qu'il atteigne le rivage. Celui-ci ne devait pas se trouver à plus de trente-cinq kilomètres de distance. Considérant qu'il avait perdu beaucoup de ses forces, cela constituait un trajet important. Cela signifiait qu'il allait devoir effectuer trois ou quatre jours de marche terrestres. Peut-être même une semaine entière ou plus. Il préféra éviter d'envisager l'avenir en détail. Sa longue marche à travers la jungle lui avait ôté beaucoup de sa confiance. Il était constamment tourmenté par la faim et la soif. Il prit une petite gorgée de son eau potable mélangée à sa dernière ration de concentré de thé. Son petit déjeuner consista ensuite en une demi-livre de viande froide. Après avoir mangé, il allait falloir qu'il reparte à la chasse. Mais il avait encore du temps avant d'avoir vraiment faim.

Il termina de se lécher les doigts et se tourna vers l'est. L'océan se trouvait vraisemblablement quelque part dans cette direction. Et quelque part derrière lui, à l'ouest, les patrouilles du général Tomisenkov erraient à sa recherche. S'en protéger était plus ardu que de trouver des parades aux attaques des monstres vénusiens.

Le sous-bois où il se trouvait actuellement était plutôt clairsemé. La terre était plus sèche que dans les plaines. Il ne rencontra aucune difficulté en couvrant les kilomètres suivants. La visibilité s'était améliorée elle aussi. Marchant au devant du jour qui se

levait et de son avenir incertain, les événements marquants de sa vie défilèrent dans son esprit. Quand on ne sait pas quel piège est dissimulé devant soi et que l'on ne veut pas remettre en cause ses efforts, réfléchir à la façon dont tout est arrivé est un bon moyen de s'occuper l'esprit.

Cela faisait dix ans que John Marshall, le télépathe de la Milice des Mutants de Perry Rhodan, avait pour la première fois mis le pied sur Vénus. À cette époque, ils avaient découvert au plus profond de l'hémisphère Nord une forteresse mystérieuse construite par les Arkonides. Celle-ci avait été bâtie à l'époque où les hommes de la Terre inventaient la roue, s'aventuraient prudemment sur l'océan à bord de pirogues primitives et instauraient les bases de la géométrie euclidienne.

Selon les dires, les Arkonides de Vénus, dont la planète mère se trouvait à des milliers d'années-lumière du Système Solaire, avaient fondé une colonie sur la Terre. Celle-ci avait plus tard été détruite, tout comme la légendaire Atlantide.

La seconde rencontre entre l'humanité et les Arkonides avait eu lieu des millénaires plus tard. Ils avaient pris contact quand la première fusée terrestre à propulsion chimique, sous le commandement du major américain Perry Rhodan, avait découvert un vaisseau spatial arkonide qui s'était écrasé sur la face cachée de la lune. Seuls deux membres de son équipage étaient encore en vie : le chef scientifique de l'expédition, Krest, et Thora, la commandante du navire. Après que Rhodan ait fondé une puissance politiquement neutre dans le désert de Gobi grâce à la fantastique technologie arkonide, la première expédition vers Vénus leur avait permis de découvrir la forteresse, au nord. L'installation positronique entièrement automatisée « vivait » en totale autarcie depuis plusieurs millénaires. Le puissant cerveau robot, obéissant à sa programmation séculaire, avait infailliblement assuré la défense de Vénus, jusqu'à ce que Rhodan soit autorisé à enregistrer sa propre fréquence cérébrale dans les banques mémorielles du cerveau positronique. Celui-ci lui obéissait maintenant plus fidèlement qu'à un Arkonide.

Les années de progrès scientifique et les multiples expéditions terriennes dans l'univers avaient toutefois provoqué une baisse de l'intérêt public pour Vénus et sa forteresse.

Néanmoins, les conspirateurs du Bloc soviétique avaient ignoré leurs accords avec la Troisième Force et provoqué de multiples problèmes. Leurs vaisseaux spatiaux avaient envahi la planète en grand nombre dans l'intention d'annexer la base en tant que colonie du Bloc soviétique.

Cette tentative avait échoué. Tandis que des relations politiques cordiales s'étaient rétablies sur Terre, la conquête vénusienne dirigée par le général Tomisenkov s'était métamorphosée en débâcle. Il avait été incapable de prendre le contrôle du cerveau positronique de la forteresse de Vénus et tous ses navires s'étaient vus réduits à l'impuissance par l'intervention de Rhodan. Une deuxième expédition de ravitaillement avait été décimée par le passage de l'*Astrée II* au milieu de ses rangs. Les derniers vaisseaux rescapés avaient à grand-peine réussi à atteindre Vénus, sans espoir de retour toutefois.

Les envahisseurs étaient maintenant prisonniers sur Vénus. Les survivants de

l'expédition s'étaient débrouillés pour survivre tant bien que mal dans la jungle. Un groupe de rebelles s'était détaché des forces du général Tomisenkov pour fonder une colonie. Des hommes insensés comme le lieutenant Wallerinski s'étaient eux aussi convaincus que l'heure était venue de prêcher une nouvelle forme de pacifisme, qui devait être imposé par la force.

Marshall réfléchissait fréquemment aux situations stratégiques sur Vénus. Cependant, il ne pouvait émettre que des conjectures. Il n'avait qu'une certitude, à savoir que le général Tomisenkov s'était constitué une force de frappe efficace. C'était un paramètre que le télépathe devait prendre en considération. Plusieurs patrouilles étaient en effet sur ses talons. Par deux fois déjà il n'avait échappé que de justesse à ses poursuivants.

Des groupes dissidents, comme les pacifistes du lieutenant Wallerinski, constituaient eux aussi un danger. Mais seul un malencontreux hasard pouvait l'amener à une confrontation avec eux dans la gigantesque jungle primitive.

Bien sûr, les dangers auxquels s'exposaient régulièrement les équipages de Perry Rhodan n'étaient pas limités à ces seules éventualités.

Finalement, cette situation épineuse leur était imposée par les caprices de Thora. Depuis des années, tout ce qui intéressait cette dernière était de trouver un moyen de rentrer sur la lointaine Arkonis. Comme Rhodan ne lui en avait encore jamais offert la possibilité, elle avait finalement décidé de détourner un vaisseau spatial terrien piloté par un robot pour rejoindre Vénus. Elle ignorait néanmoins que le vaisseau était incapable d'émettre le signal codé qui devait lui ouvrir le passage de la forteresse. Sa tentative était donc d'emblée vouée à l'échec. Rhodan, exclusivement concentré sur la poursuite, avait toutefois commis la même erreur.

Les deux navires avaient été abattus au niveau de la zone de champ de force érigé par le cerveau positronique, qui s'étendait sur une zone de cinq cents kilomètres de diamètre. Ils s'étaient ainsi retrouvés dans la même situation que la force d'invasion soviétique. Thora était d'ailleurs tombée entre les mains du général Tomisenkov, qui retenait son précieux captif. Jusqu'ici, Rhodan n'avait pas été en mesure de la libérer. Il souffrait d'une blessure à l'épaule provoquée par un tir de fusil durant une escarmouche nocturne, le mettant temporairement hors d'état de se battre. Même les longues marches étaient encore trop difficiles pour lui. En conséquence, seul Son Okura était resté avec lui.

Marshall avait été envoyé en mission spéciale. C'était une tâche qui l'obligeait à traverser la jungle en solitaire, et dont l'objectif était le rivage de l'océan nord.

Celui-ci s'arrêta. Son état de fatigue physique augmentait, et il employait de plus en plus souvent son mouchoir pour essuyer la transpiration qui coulait sur son front.

Et à quoi cela va-t-il nous servir ? Pourquoi continuer ?

Il fixa avec regret son bracelet multifonctions qui abritait entre autres un petit et puissant émetteur radio. Cependant, Rhodan avait strictement interdit toute communication radio tant qu'il y avait danger d'écoute et de localisation.

Sa mission était liée à un incident qui leur était arrivé des années auparavant. Sur le rivage oriental du grand canal de trois cents kilomètres de largeur, les hommes de Rhodan avaient rencontré une espèce de phoques semi-intelligents qui s'étaient avérés

être d'une nature très amicale.

Après que l'épaule de Rhodan eut été blessée, la marche de cinq cents kilomètres qui devait les mener jusqu'à la forteresse vénusienne semblait fort compromise. Même si sa blessure guérissait rapidement, elle restait un handicap majeur pour le chef de la Troisième Force. Il fallait être en pleine forme si on voulait avoir une chance de résister aux adversités de la jungle vénusienne.

Au vu des circonstances actuelles, avoir recours à l'aide des phoques était leur meilleur espoir. Et si quelqu'un pouvait communiquer avec les mammifères, c'était John Marshall, le télépathe.

À 94:00 heures, il atteignit la plage. Au moment où il émergea des fourrés, il s'immobilisa de surprise. La vue soudaine de l'océan l'emplit de doute. Inconsciemment, il s'était convaincu qu'il n'atteindrait jamais sa destination. Il se mit à courir. Le rivage était bordé par des roseaux qui montaient à hauteur de genou. Derrière ceux-ci, une plage de sable jaune s'enfonçait sous l'eau. Marshall s'arrêta quand l'eau se mit à clapoter autour de ses chevilles.

Les phoques !

Il commença à se concentrer. Il décrivit sa situation désespérée dans un appel au secours télépathique. Après quelques minutes, il se détendit de nouveau. Son esprit devint passif et attendit un appel.

Les impressions qui s'imposèrent à lui étaient effrayantes.

L'environnement, apparemment mort, grouillait en réalité de vie, que ce soit dans les roseaux ou dans l'eau. Et les pensées y abondaient. Toutefois, celles-ci étaient totalement inhumaines. Elles étaient bien au-dessous d'un niveau d'intelligence compréhensible. Ce n'était qu'émotions pures, les réactions instinctives d'un état animal primitif. Rien d'aussi précis que des formules mathématiques, mais plutôt diverses interprétations, comme dans une peinture abstraite. Néanmoins, Marshall pensait être capable de comprendre l'essentiel des sentiments. Il pouvait sentir la soif, l'envie, la faim et la férocité émaner de l'orchestre émotionnel des formes de vie primaires. Mais les signaux des phoques, normalement bien plus évolués, manquaient toujours à l'appel.

Désappointé, John Marshall allait abandonner son effort de concentration quand soudain, un signal d'alarme retentit dans son cerveau. Une pensée humaine venait de faire irruption dans son esprit. C'était une pensée meurtrière qui provenait de la côte.

Il voulut faire un bond en arrière et fuir en courant, mais se souvint à temps que sa vie et le maintien de son sang-froid étaient intimement liés. L'esprit étranger était empli d'envie de meurtre, et ses intentions étaient assez claires pour que John Marshall en détermine la victime : lui.

« Le voilà donc, l'espion de la Troisième Force, l'informateur de Rhodan. Tu nous as semés pendant plusieurs jours. Mais tu es là, face à l'océan. Tu ne peux pas fuir. Tu vas finir ici. Tu ne mérites aucune pitié. J'aimerais te défier, que tu fixes le canon de mon arme en tremblant pendant que je prends tout mon temps pour tirer. Mais tu es un Rhodan. Quelqu'un avec qui il ne faut prendre aucun risque. »

Marshall savait que le fusil était pointé sur son épaule gauche. L'homme cherchait

son cœur. À la seconde où il se tournerait, le coup partirait.

Au lieu de cela, il se jeta à l'eau.

Celle-ci n'était pas assez profonde pour qu'il puisse immerger son corps, mais les roseaux du rivage lui fournissaient une protection sommaire.

Il n'était pas encore au sol que la détonation éclatait. La balle passa au-dessus de lui en sifflant.

La pensée qu'il capta alors était pleine de panique.

Le tueur ne le voyait plus et songea à prendre la fuite. La réaction de Marshall lui avait rappelé de vieilles superstitions. Puis la crainte de son supérieur et celle de la faune vénusienne vinrent s'ajouter à sa lutte mentale.

« Je dois le tuer ! Si je ne le fais pas, Tomisenkov me le fera payer cher ! »

John Marshall s'avança dans l'eau, puis roula sur la plage et rampa entre les roseaux, où il s'immobilisa sans bruit.

« Ces Rhodans sont tous des sorciers ! Ils vont tous nous rendre fous. Ce n'est que quand ils seront morts que nous aurons la paix. Nous devons nous débarrasser de ce cauchemar. Je dois le tuer ! »

Les vagues de pensée s'approchèrent en même temps que le tueur. Lui aussi se mit à plat ventre sur le sol et employa les roseaux comme couverture pour son attaque. Seule l'activité de son cerveau le trahissait. Il leva la tête au-dessus des tiges. Marshall détermina où il se trouvait. Il lui suffit de se tourner légèrement sur la gauche et de tirer droit devant lui.

Quand il se releva et se dirigea vers son adversaire, il ne trouva qu'un cadavre.

– Étrange ! Ils nous appellent « Rhodans » bien qu'il y ait qu'un seul homme qui porte ce nom.

Marshall savait qu'il était seul. Il pénétra de nouveau dans la jungle avec un sourire de fierté sur les lèvres. Lui aussi était un « Rhodan », si l'on en croyait le vocabulaire de l'ennemi.

CHAPITRE 3

Le général Tomisenkov avait installé son quartier général à cinquante kilomètres à l'est. Celui-ci était situé sur un haut plateau couvert de quelques arbres clairsemés et encerclé par la jungle. De cette façon, il était en position favorable pour repousser tout assaut des groupes de rebelles. Il pouvait en effet facilement dissimuler ses soldats dans la forêt. Néanmoins, rester discret n'était pas son souci principal pour l'heure actuelle. Tous savaient qu'il se trouvait dans le secteur et qu'il disposait de forces bien plus importantes que celles de tous ses adversaires. Avec une telle supériorité, il ne craignait guère une confrontation ouverte.

De petites tentes et des abris de plastique étaient installés au milieu de buissons qui montaient à hauteur d'homme. L'entrée du camp était protégée par une ligne serrée de gardes.

Le mot de passe était renouvelé toutes les six heures pour empêcher les rebelles de s'infiltrer. La patrouille qui traquait le télépathe n'était composée que de douze hommes, tous personnellement connus de Tomisenkov, ce qui leur permettrait de ne pas avoir à fournir de mot de passe quand ils rentreraient.

Le sergent Kolzov vit un chiffon blanc apparaître soudainement au-dessus de la terre.

– Le mot de passe !

– Lieutenant Tanjev, du commando de recherche. Je dois parler au Général.

– Les mains en l'air ! Vous pouvez passer !

Un homme émergea des fourrés et s'approcha, les bras levés.

– Très bien, lieutenant. Dirigez-vous vers le buisson rond, là-bas. La tente du général se trouve derrière, sur la gauche. Du nouveau ?

– Je n'ai pas entendu votre dernière question, Kolzov. C'est au général que je dois parler, pas à vous.

Le lieutenant Tanjev donnait l'impression d'être resté actif sans interruption pendant plusieurs jours. Ce qui était en fait le cas. Il fut immédiatement admis dans la tente de Tomisenkov et salua brièvement.

Mes hommes s'endurcissent, pensa Tomisenkov avec satisfaction.

Il gratifia Tanjev d'un sourire qui ne trahissait en rien sa curiosité.

– Vous êtes donc toujours vivant, lieutenant. Qu'avez-vous à me dire ?

– L'un de leurs hommes a atteint le rivage, Monsieur !

– Qui ?

– Comme vous le savez, Monsieur, une bataille a eu lieu au sud de la mesa entre les rebelles, il y a quatre jours. Nous avons pu déterminer qu'au moins trois membres de la

Troisième Force étaient impliqués dans l'altercation.

– Je sais déjà tout cela, lieutenant ! l'interrompit Tomisenkov. Je pensais que vous étiez là pour m'apporter des nouvelles.

– L'un de ces hommes est parti à pied en direction de l'est, seul. Selon vos instructions, nous l'avons poursuivi.

– Je suppose que vous l'avez tué, ou au moins fait prisonnier. Où est-il ?

Le lieutenant Tanjev hésita.

– Nous ne sommes pas encore parvenus à lui mettre la main dessus, Monsieur. Il n'est pas aisé d'attraper un homme seul quand il est averti.

– Qui aurait pu l'avertir ? Il n'y a que très peu d'humains sur Vénus.

– Le soldat Lwov a commis une erreur. Il a agi de son propre chef. Je n'aime pas critiquer les morts, mais...

– Lwov est mort ?

– Oui, Monsieur ! Nous avons retrouvé son corps sur le rivage.

– L'homme de Rhodan a donc une fois encore été le plus fort. Est-ce trop vous demander d'accomplir une mission aussi simple avec douze hommes et tous les avantages stratégiques contre un unique fuyard ?

Toute bienveillance avait disparu du visage de Tomisenkov.

– Pourquoi êtes vous revenu, lieutenant ? Pour m'annoncer votre échec ?

– Je voudrais demander des renforts, Monsieur. Nous devons patrouiller sur une ligne de rivage d'au moins neuf à dix kilomètres de longueur. J'estime nécessaire que chaque équipe soit constituée d'au moins trois hommes. Nous avons besoin de la plus grande supériorité numérique possible. Il s'avère en effet que nous manquons toujours de force.

– Que me racontez-vous là ?

Tanjev répondit avec hésitation.

– Monsieur, vous connaissez les rumeurs qui circulent parmi les hommes…

– Ces contes de fées qui parlent de géants et de sorciers ? interrogea sarcastiquement Tomisenkov. Prenez-vous au sérieux ces fantaisies de bande dessinée ? Si vos commandos sont aussi naïfs et crédules, je remplacerai votre peloton par des hommes adultes, lieutenant.

– Comme vous le souhaitez, Monsieur. Nous accomplirons notre devoir. Cependant, je considère les renforts comme une nécessité absolue.

– À cause de ces neuf kilomètres de côte ?

– Oui, Monsieur ! confirma respectueusement Tanjev.

– Très bien, vous les aurez.

Tomisenkov rédigea rapidement une note.

– Donnez cela au colonel Popolzak et choisissez les hommes que vous voulez. La prochaine fois que je vous verrai, je veux entendre un rapport positif !

– Merci, Monsieur ! Encore une question. Devons-nous toujours observer le silence radio ? Un message radio serait recommandé en cas d'urgence.

– Vous pouvez partir, lieutenant. J'ai décidé que le silence radio devait être maintenu, et j'ai mes raisons pour cela.

*

Une heure plus tard, le lieutenant Tanjev quittait le quartier général avec vingt-cinq soldats.

Le général ne voulait plus être dérangé. Les paroles de Tanjev lui avaient donné matière à réfléchir, bien qu'il répugne à l'admettre ouvertement. Lui-même se demandait de plus en plus souvent s'il n'y avait pas une part de vérité à toutes ces rumeurs. Elles n'avaient pourtant rien de tangible. Il fallait cependant admettre que depuis dix ans, Perry Rhodan et sa Troisième Force remportaient succès sur succès, et ce souvent en dépit des prévisions les plus optimistes.

Il pensa à Thora, l'Arkonide capturée, et à son robot, R17, qui ne la quittait pas d'une semelle.

Il serra les poings et martela la fragile table de camp jusqu'à ce qu'elle se brise. Mais cela ne l'aida pas à calmer son agitation.

Il marcha jusqu'à l'entrée et appela à l'extérieur.

– Colonel Popolzak !

Le colonel rampa hors d'une tente voisine.

– Venez ici, colonel ! J'ai besoin de cinq hommes sûrs.

– Oui, Monsieur ! Je vous les envoie immédiatement.

– Laissez-moi d'abord finir ! Je ne veux pas voir ces hommes. Personne ne doit les voir. J'ai l'intention de faire une petite promenade à l'extérieur du camp avec notre prisonnière.

Tomisenkov lui fournit quelques détails supplémentaires puis se dirigea vers la hutte qui abritait Thora et son robot.

– Bonjour, mademoiselle Thora ! Puis-je entrer ?

– Oh, c'est vous, général ! Depuis quand faites-vous preuve d'une telle politesse ?

Elle s'avança et rejeta en arrière ses longs cheveux blancs flottants en un geste provocateur. Tomisenkov chercha à éviter le regard cynique des yeux aux reflets écarlates. De tels duels avec cette femme l'irritaient toujours .

– Je voudrais vous inviter pour une petite promenade, Madame. Je suis sûr que vous apprécierez cette belle matinée vénusienne.

– Je n'ai rien à y redire, consentit immédiatement Thora, à sa grande stupéfaction. Je suis persuadée que vous gardez tout un tas d'intéressants sujets de conversation en réserve pour moi. Passer du temps avec vous m'est toujours si agréable.

Tomisenkov savait très bien que la femme arkonide n'avait jamais eu beaucoup d'attirance pour les bavardages. Mais ce qu'il lui préparait risquait d'être bien plus désagréable. À cette pensée, il se réjouit avec malveillance et sentit croître sa détermination.

– Eh bien, laissez-moi vous étonner, Madame !

– Je suis convaincue que vous y parviendrez. Prenez par exemple cette arme à feu sur votre dos…

Tomisenkov avait accroché un fusil à son épaule.

– Sur Vénus, on ne sait jamais quand on se retrouvera en territoire dangereux. En tant qu'expert de Vénus, je pourrais vous expliquer combien certains animaux sont mortels.

– Je pense que cela suffira si nous prenons R17 avec nous.

– R17 est peu-être suffisant pour *vous* protéger, mais je suis bien certain qu'il ne lèverait pas le petit doigt pour me sauver, moi. Ici sur Vénus, je préfère me charger de ma propre protection.

Le garde posté à la sortie du camp salua quand le général, Thora et son robot passèrent devant lui.

– Pourquoi nous emmenez-vous à l'extérieur ? l'interrogea brusquement Thora.

Avait-elle des soupçons ? Tomisenkov s'efforça de sourire.

– Ne vous inquiétez pas, Madame. Nous restons à portée de fusil de notre quartier général. Si vous aviez l'intention de me fausser compagnie avec votre ami artificiel, je préfère vous avertir. Je dois vous parler en privé.

– Nous aurions pu le faire dans votre tente.

– Laissez-moi en être juge ! Je vous demande de me dire la vérité – pour votre propre bien.

– Est-ce une menace ?

– Vous pouvez vous sentir menacée si cela vous plaît ! Parlez-moi de vos mutants.

– Que voulez-vous savoir ?

– Je parle de ces personnes mystérieuses à propos de qui la presse du monde entier écrit tant d'inepties depuis plusieurs années. Il doit pourtant y avoir un fond de vérité. Même Rhodan n'a que peu de chances de survie dans la jungle sans tout son attirail technologique. Avant qu'il n'ait pu atteindre la forteresse, au nord, son corps devrait pourrir dans les marais.

– Et vous croyez que des mutants l'aident ? Supposons que ce soit le cas. Cet avantage serait-il vraiment utile sans moyens techniques ? De plus, vous vous faites des illusions si vous pensez toujours que Rhodan est venu sur Vénus avec moi.

– Rhodan est ici ! rétorqua catégoriquement Tomisenkov. Vous devez bien l'admettre.

– Je vous ai dit la vérité. Que pourrais-je ajouter ? Évidemment, vous connaissez mieux que moi son emplacement. S'il est toujours sur la Terre, il ne faudra pas plus d'une journée vénusienne avant qu'il ne vienne me sauver.

– Avant la fin du jour nous aurons atteint la montagne du nord. Dès que nous aurons pris la forteresse, la planète entière sera sous mon contrôle. Si vous projetez secrètement de vous opposer à moi, cela vous mènera à votre perte, Madame. Au contraire, si vous décidez de m'aider, je vous libérerai et vous pourrez choisir ce que sera votre vie. L'autre alternative est que vous resteriez définitivement ma prisonnière. J'ai les moyens de vous rendre la vie désagréable, croyez-moi !

– Je n'en doute pas le moins du monde. C'est quand vous me dites des choses désagréables que vous êtes vous-même. Rentrons. Cette conversation n'a aucun sens.

– Et en ce qui concerne les mutants ?

– Nous en avons quelques-uns sur Arkonis, répondit Thora. Il y en a qui peuvent lire

vos pensées et d'autres qui peuvent les influencer. Les fameux « téléporteurs », qui voyagent par la pensée. Ceux-ci peuvent aller partout où ils le désirent. Si j'étais un téléporteur, par exemple, je pourrais me retrouver dans la forteresse vénusienne en moins de deux secondes.

– Rhodan est-il un mutant ?

– Pas que je sache. Qu'est-ce qui vous fait penser cela ?

– J'ai envoyé des commandos à sa recherche il y a plusieurs jours. Ils sont sur sa piste. Rhodan a atteint la grande baie du nord et est tombé dans un piège. S'il n'est pas un mutant, alors je pense pouvoir le capturer d'ici quelques jours terrestres.

Thora ne laissa rien paraître de l'horrible choc que provoquait en elle l'information de Tomisenkov. Bien qu'elle ait fui Rhodan, sur la Terre, elle ne pouvait imaginer meilleur sauveur. Après l'accident imprévu dans la jungle vénusienne, elle avait commencé à regretter son impétuosité.

– Si vous pensez que c'est Rhodan qui se trouve près de l'océan du nord, pourquoi ne l'avez-vous pas encore attrapé ? Je ne peux de toute façon pas vous empêcher de le faire.

Brusquement, une détonation retentit non loin. Ils entendirent le bruit de la balle qui ricochait sur une roche.

– Baissez-vous ! s'écria le général.

Avant de se jeter au sol, il s'éloigna lui-même d'une vingtaine de mètres. Thora s'était couchée immédiatement. Cependant, le robot était resté debout et tirait des salves d'énergie dans les bois voisins, y mettant le feu.

S'ensuivit le crépitement d'autres petites armes à feu.

Selon toute évidence, la femme arkonide était la seule cible de l'attaque, puisque les tirs se concentraient sur l'endroit où elle s'était mise à couvert.

Simultanément, le robot fit un bond vers l'extérieur.

Personne n'aurait pu soupçonner que R17 pouvait agir avec tant d'agilité. Une fine pellicule lumineuse qui ressemblait à de l'air surchauffé miroitait autour de son corps.

Tomisenkov se demanda si ce pouvait être un écran énergétique. Mais il détourna la tête et plaça un énorme obus qui ressemblait à une roquette au bout du canon de son fusil.

Pendant ce temps, R17 s'était mis en position et balayait l'orée de la forêt d'un feu d'énergie ininterrompu. Bientôt, les tirs d'armes conventionnelles cessèrent. À cet instant, le général pointa son arme sur sa cible et pressa la détente. Contre la grenade atomique, la protection de l'écran d'énergie du robot s'avéra inefficace.

R17 explosa en miettes dans un nuage aveuglant.

Quelques secondes plus tard, Tomisenkov était aux côtés de Thora.

– J'espère que vous n'avez pas été blessée, Madame ! Puis-je vous aider ?

La façon dont le général s'approcha d'elle embarrassa Thora. Elle était incapable de cacher son émoi. R17 représentait une certaine sécurité et l'avait aidée à garder le moral durant sa captivité. L'attaque avait semblé très réelle, mais en entendant les mots de Tomisenkov, elle comprit qu'elle avait été prise au piège.

Elle ignora la main tendue et se releva seule.

– Vous êtes le pire des spécimens de l'espèce humaine ! s'enflamma-t-elle.

Thora était folle de rage. Tomisenkov en savoura d'autant plus son triomphe, bien qu'apparemment le mot « humain » semblât être la pire des insultes dans la bouche de cette femme.

– Rentrons maintenant, Madame. Je peux imaginer combien la perte de votre robot en plastique doit vous contrarier. Je suppose que vous n'avez pas envie de continuer notre petite promenade. Vous devriez aller vous coucher et prendre un peu de repos.

– Vous payerez pour cela, général Tomisenkov !

– Pourquoi ?

– Essayez-vous de nier que cette manœuvre méprisable est votre œuvre ?

– Bien sûr que non. Je vous félicite de l'avoir compris aussi rapidement. Soyez bonne joueuse, Madame.

Thora cracha à ses pieds. Elle avait vu certaines personnes le faire et ne se souciait guère que ce soit peu distingué, particulièrement pour une femme. De toute façon, elle n'avait que dédain pour les règles de la société humaine. Elle ne connaissait aucune limite quand elle était en colère.

Tomisenkov connaissait maintenant suffisamment sa prisonnière pour se rendre compte qu'il était inutile de chercher à lui parler quand elle était dans cet état. Il se retourna silencieusement et rentra au camp. Thora passa la ligne des gardes cent mètres derrière lui. Un soldat la suivit à distance pour s'assurer qu'elle retournait bien à sa tente.

Pendant ce temps, le général mobilisait les troupes de secours pour combattre le feu de forêt. Bien que les stocks ne comprennent plus que quelques rares extincteurs chimiques, ceux-ci suffirent à maîtriser l'incendie. La flore luxuriante de Vénus n'était pas un très bon combustible. Sur la planète, les périodes de sécheresse pendant lesquelles les prairies et les forêts pouvaient se déshydrater suffisamment étaient d'une extrême rareté.

L'obstination de Tomisenkov était proverbiale. Il retourna voir Thora et s'enquit de nouveau des mutants.

– Sortez d'ici, espèce de barbare ! lui cria-t-elle.

Elle reprenait son souffle, prête à lui lancer de nouvelles injures, mais se tut finalement quand elle aperçut son visage souriant et se détourna tranquillement.

Le général changea de ton et demanda d'une voix douce :

– Vous m'aviez affirmé que R17 était capable d'anéantir à lui seul toutes mes troupes et je vous ai prise au sérieux. Prétendez-vous maintenant que ce n'était que du bluff ?

Thora ne répondit pas.

– Très bien, à votre guise, bougonna Tomisenkov. Vous n'avez pas à exiger que je sois toujours prêt à justifier mes actes devant vous. Vous m'avez menacé du robot et je n'ai pas caché que je le considérais réellement comme une menace. J'ai été le plus rapide et maintenant j'ai tout contrôle sur vous. Vous avez deux heures pour vous reposer. Puis nous lèverons le camp et partirons vers le nord. La forteresse de Vénus sera conquise, vous pouvez y compter ! Je serais le seul à prendre possession de l'héritage de vos

ancêtres. Avec ou sans vous !

Il ne reçut aucune réponse et s'éloigna en haussant les épaules.

Quand il passa devant les quartiers des troupes d'assaut, près de la place centrale, il leva la tête vers le tableau d'affichage. Popolzak y avait placardé une nouvelle note qui mentionnait les noms des cinq hommes tombés au combat contre R17.

Tomisenkov essaya d'oublier les interrogations qui se formaient dans son esprit concernant le sens de cette action. Il commençait à avoir mal à la tête quand il entra dans sa tente.

*

Cinq heures plus tard, la petite armée était de nouveau en marche. La faible gravité de Vénus facilitait le transport du matériel et des provisions récupérés dans leurs vaisseaux spatiaux inutilisables. Ils ne savaient pas où en seraient leurs besoins d'ici quelques mois. C'est pourquoi ils étaient forcés de se montrer très avares avec leurs rares biens. Si quelque chose était abandonné derrière eux par négligence ou par paresse, le responsable aurait à répondre de ses actes. Les ordres de Tomisenkov étaient très stricts à cet égard.

Un inventaire de leurs stocks avait été fait plusieurs mois auparavant. Depuis lors, inspections et contrôles se succédaient à intervalles réguliers. Chaque allumette, chaque cartouche, chaque ration alimentaire était enregistrée. Tout soldat qui tirait une balle de fusil devait en faire état et faire un rapport.

Les unités à l'avant et à l'arrière-garde étaient les plus chargées. C'était les unités les plus mobiles. Chaque fois que la troupe de Tomisenkov faisait un pas, chaque fois que leur quartier général était déplacé d'un mètre vers le nord-est, il se demandait si au vu des forces déclinantes de son armée son optimisme était vraiment justifié.

L'ordre de la colonne devint difficile à maintenir dans les marécages. Le sous-bois était si dense qu'il devait être éclairci à l'aide de grenades atomiques. Ces engins provoquaient des explosions « propres » sans retombées nocives. Cependant, leur utilisation restait limitée du fait du danger des incendies de forêt, les extincteurs restants étant très peu nombreux.

L'étroit chemin déblayé par l'avant-garde était suivi par tous les soldats. La colonne s'étirait donc fréquemment sur un grand nombre de kilomètres.

Avec tous ces inconvénients, Tomisenkov n'avait pas vraiment de quoi être fier. Il lui restait approximativement un demi-régiment. Les flancs étaient toujours vulnérables à une embuscade, même tendue par un ennemi plus faible. Et il était difficile de qualifier de « faible » un adversaire comme Rhodan.

C'est pourquoi le général marchait toujours à proximité immédiate de Thora. Il le faisait avec une telle persévérance que l'Arkonide reprit finalement l'initiative de la parole. Elle lui fit très clairement comprendre qu'elle n'appréciait pas sa société.

– Je suis désolé de devoir ignorer vos sentiments. Au cas où Rhodan attaquerait, j'aurai besoin d'un otage. Si quiconque songe à venir vous libérer, j'aurai toujours la possibilité de vous tuer.

Sa franchise stupéfia Thora. Elle s'enferma dans son silence arrogant.

Il était 113:00 heures quand un membre de l'avant-garde découvrit une mitraillette automatique. Un sergent apporta l'arme au général et annonça :

– Nous avons trouvé par hasard un feu de camp à environ trois kilomètres au sud, Monsieur !

– Un feu de camp ?

– Il était abandonné, Monsieur. Le bois brûlé avait déjà refroidi. Cette carabine se trouvait dans l'herbe, sous un arbre. Ces hommes ont dû oublier de la prendre avec eux. Certains de nos compatriotes ! C'est une honte de constater combien ils deviennent négligents sans dirigeant compétent.

– Êtes-vous responsable de l'avant-garde ?

– Oui, Monsieur !

– Allez voir le colonel Popolzak et obtenez dix hommes. Prenez ces renforts et partez en reconnaissance vers le sud. J'ai comme l'impression qu'il y a là-bas des gens qui ont besoin d'être surveillés.

– À vos ordres, Monsieur !

Avant que le sergent n'atteigne le colonel, qui marchait cinquante mètres plus en avant, une série de détonations proches retentit dans la jungle.

– Mettez-vous à couvert ! s'écria une voix.

Cependant, l'ordre était superflu. Instinctivement, les hommes s'étaient jetés au sol et tournés vers la droite. Dans un même mouvement, il avaient empoigné leurs fusils et s'étaient mis en position de tir.

Tout était redevenu calme après les premiers tirs de l'attaque surprise. Même les oiseaux vénusiens avaient interrompu leur concert de chants. Certains s'étaient envolés dans un grand battement d'ailes. D'autres avaient enfoui leurs têtes sous leurs plumes.

Quelques coups furent tirés dans leurs propres rangs.

– Cessez immédiatement ! ordonna distinctement la voix de Popolzak. Vous n'êtes pas autorisés à tirer à moins de voir sur quoi vous tirez. Toute balle tirée doit être un coup au but !

L'adversaire inconnu répondit par une rafale de mitraillette.

– Les imbéciles ! gronda Tomisenkov, le nez à moins de deux centimètres du sol. Ne savent-ils pas qu'ils ne peuvent pas toucher un homme à vingt pas dans un sous-bois aussi dense ? Cette végétation absorbe les balles comme du papier mâché... Oh, je vous demande pardon, Madame !

Tomisenkov n'avait jusqu'à présent pas remarqué qu'il écrasait Thora au sol. Pendant qu'il tenait son pistolet automatique d'une main, il maintenait la tête de Thora contre la terre.

– Si je vous ai blessée, c'était involontaire. Vous avez beaucoup trop de valeur pour que je risque de vous perdre. Je ne permettrai pas aux insurgés qui se cachent là-bas de décider quand je vous laisserai mourir. Ils sont pires que des pirates. N'y a-t-il rien que je puisse faire pour vous ?

– Me lâcher et me donner une arme. Je sais m'en servir.

– Je n’en doute pas, répondit laconiquement Tomisenkov.

Avec quelque réticence, il prit le six-coups accroché dans son dos, le tendit à Thora et dit :

– Soyez prudente, Madame ! Il est chargé et n’est efficace qu’à courte portée.

– Cela me suffit, déclara Thora avec une vague lueur dans les yeux.

CHAPITRE 4

Son Okura, qui voyait mieux les hyperfréquences, et Perry Rhodan, le chef blessé de la Troisième Force, ne constituaient pas le tandem idéal pour une longue marche à pied sur Vénus. Leur objectif se trouvait à cinq cents kilomètres de distance à vol d'oiseau, avec sur leur chemin un canal de trois cents kilomètres de largeur qu'il faudrait bien traverser à un moment ou à un autre.

Le handicap de Son Okura avait été pris en considération dès le commencement ; mais la blessure de l'épaule de Rhodan avait été provoquée plus tard, quand eux et John Marshall avaient été impliqués dans un combat entre les « pacifistes » du lieutenant Wallerinski et les rebelles. Cependant, Perry n'avait pas perdu courage. La balle avait traversé la chair près de l'aisselle. Aucun os ni muscle important n'avait été endommagé mais des douleurs éprouvantes et des démangeaisons répétées rappelaient toujours à Rhodan que sa liberté d'action était limitée.

– Vous devez faire attention à vous, Monsieur, l'avertissait régulièrement Okura.

Il avait construit un autre abri dans les arbres à l'aide de larges feuilles de pseudo-vigne. Celui-ci était parfaitement camouflé.

– Vos abris sont destinés aux personnes qui recherchent luxe et confort, le réprimanda Rhodan. Pas pour celles qui veulent gagner du temps.

– Monsieur, nous nous étions accordés sur le fait que notre sécurité passait avant tout. De plus, nous n'avons pas vraiment le choix.

– Je ne suis pas si sûr que nous ne soyons pas en train de participer à une course contre la montre. Nous n'avons aucune garantie que Tomisenkov et Thora ne parviendront pas à pénétrer dans la forteresse de la montagne s'ils l'atteignent. Thora est une Arkonide, dont le schéma cérébral sera reconnu.

– Croyez-vous qu'elle nous trahirait ?

– Vous ne pouvez pas appeler cela trahison. Elle est entre les mains d'un ennemi qui peut l'y contraindre.

– Très bien, sourit Okura. Je suis convaincu que nous pouvons battre Tomisenkov dans cette course. Malgré notre progression assez lente, nous sommes plus rapides que lui. Tomisenkov ne peut pas mener son armée à travers la jungle aussi rapidement que nous pouvons traîner nos carcasses handicapées. Après les recherches que j'ai effectuées hier, je suis certain que le reste de la division de Tomisenkov est ici. Nous l'avons presque rattrapé et je crois que nous arriverons à la côte avant eux. Nous n'avons pas à nous inquiéter pour Marshall.

– Je regrette de ne pouvoir partager votre optimisme, répondit Perry Rhodan. Vous

devez penser en termes stratégiques autant que tactiques. N'oubliez pas de considérer la situation dans son ensemble.

– Je ne comprends pas, Monsieur.

– Jusqu'ici nous n'avons pris en considération que les groupes que nous avons rencontrés dans le voisinage immédiat. Remontez au commencement et vous trouverez les raison de la situation présente.

– La raison de notre présence ici est la fuite de Thora.

– Exact ! Pensez maintenant aux autres Terriens !

– Le Bloc soviétique a envoyé la division de Tomisenkov pour envahir Vénus. Nous sommes intervenus et avons mis fin à cette expédition. Son armée est presque détruite. Apparemment, il en commande toujours une petite partie...

– Continuez ! Oubliez les déserteurs. Il doit y avoir beaucoup plus d'hommes sur Vénus.

Son Okura fit une pause pour réfléchir.

– Du Bloc soviétique ?

Perry Rhodan hocha la tête.

– Évidemment !

– Vous pensez à l'armada de ravitaillement ? Non, Monsieur. J'y avais déjà pensé. Souvenez-vous, quand nous avons rencontré le sergent Rabow, qui est mort en revenant au camp de Tomisenkov. Il nous a dit beaucoup de choses mais n'a jamais mentionné que la deuxième flotte avait atterri.

– C'est juste. Tomisenkov n'en sait rien non plus. Mais je n'ai aucun doute à ce sujet : la flotte a atterri. Je vous ai dit que vous deviez remonter au commencement. Le Bloc soviétique a envoyé deux cents astronefs. Nous en avons accidentellement détruit trente-quatre en traversant la formation avec notre écran énergétique activé. Peut-être d'autres vaisseaux ont-ils été détruits à l'atterrissage, mais je vous parie que plus d'une centaine d'entre eux sont arrivés intacts au sol.

Son Okura blêmit.

– Mon dieu, Monsieur ! Cela signifierait…

Il ne termina pas sa phrase. Tous deux réalisaient l'importance qu'avait l'existence, quelque part sur Vénus, d'une armée équipée en conséquence.

– Il est évident que l'armada était censée venir en renfort pour les troupes du général Tomisenkov. Le fait que personne ne le lui ait annoncé prouve qu'ils se sont mutinés eux aussi. La révolte semble être contagieuse sur Vénus, déclara sèchement Rhodan.

Malgré l'intérêt qu'ils portaient à ce sujet, il n'en discutèrent plus. Leur programme exigeait maintenant six heures de repos. Il était plus important de récupérer et de conserver leurs forces que de spéculer sur la stratégie à suivre. Ils avaient tout le temps d'en parler durant la marche.

*

Ils dormirent puis repartirent, comme le voulait leur agenda. Okura avait depuis longtemps arrêté de compter les abris qu'il construisait dans la forêt vénusienne. Il était

devenu un véritable artiste. Chaque construction était plus belle que la précédente. Malheureusement, au petit matin, ils devaient la quitter pour ne plus jamais la revoir.

Ils se mettaient à parler de tels petits détails sentimentaux quand ils en avaient assez de discuter à propos de problèmes plus sérieux. Néanmoins, la conversation cessait généralement totalement après quelques kilomètres de marche, quand la sauvagerie de Vénus les contraignait à fournir un travail dur et ininterrompu.

Le jour suivant – pour des raisons pratiques, ils comptaient les jours selon le calendrier terrestre –, ils entendirent quelques tirs d'armes à feu. Rhodan, qui marchait en tête, s'immobilisa instantanément. Avant qu'il n'ait le temps de dire un mot, d'autres coups de feu éclatèrent.

– Il semble y avoir une bataille au nord, Monsieur.

– Comment cela pourrait-il se passer ailleurs ? C'est par là que se trouve Tomisenkov.

Il y eut encore une explosion provoquée par une bombe ou une grenade. Puis le silence se fit. Ils attendirent un quart d'heure, mais il n'y eut pas d'autre détonation.

– Hum ! Qu'en pensez-vous, Son ?

– Ils sont probablement dans un camp militaire. Dans une position fortifiée ils peuvent facilement repousser les raids de Wallerinski.

– S'il s'agit bien de Wallerinski…

Ils émirent encore plusieurs conjectures, sans parvenir à cerner la vérité. Ils ignoraient que le général Tomisenkov venait de détruire le robot R17.

– Nous devrions obliquer légèrement vers la gauche, décida Rhodan. La distance entre nous et les hommes de l'Est est beaucoup trop importante. Néanmoins, nous devrons redoubler de prudence.

– On n'est jamais trop prudent, opina Okura.

Rhodan sourit.

– Bien sûr que non. Cependant, il y a des chances pour que l'on ait besoin de nous. Thora, par exemple.

Le plan de Rhodan fut appliqué. Après encore six kilomètres ils construisirent un autre abri dans les arbres et s'installèrent confortablement. Avant de dormir, ils firent leur tentative habituelle pour établir le contact radio avec Bull. Ils tirèrent la minuscule antenne et appelèrent plusieurs fois. Cependant, la *Bonne Espérance V* ne répondit pas. Ils eurent droit au même silence que les jours précédents.

– Le *Relais secret X*, murmura Rhodan. Cela semble se confirmer.

– Peut-être Bull est-il déjà depuis longtemps rentré sur Terre.

– Il a promis de rester en orbite. Mais que ce soit cela ou autre chose, nous ne pouvons nous fier qu'à nous-mêmes pour nous en sortir. Bonne nuit, Son !

– Bonne nuit, Monsieur !

Cela semblait incongru, le soleil étant toujours haut dans le ciel.

Cette fois, ils furent sortis de leur sommeil par les détonations d'armes à feu. Okura sentit la main de Rhodan sur son bras.

– Calmez-vous, mon vieux ! Cela me semblait assez proche.

En effet, le coup de feu semblait provenir du pied de l'arbre où ils se trouvaient. Cependant, la couronne de feuillage de l'arbre de cinquante mètres de hauteur déformait les sons.

Ils cherchèrent à percer du regard le feuillage de leur abri.

– Je n'y vois rien, dit Okura.

– Pas étonnant, avec toutes ces feuilles, grogna Rhodan. Si seulement je savais ce qui se passe là en bas.

Il indiqua un endroit où son compagnon avait lui aussi remarqué quelques mouvements. Il y avait des gens dans le sous-bois à moins de cent mètres de distance.

D'autres coups de feu retentirent. Les premières détonations furent suivies par d'autres rafales.

– Cette bataille est un plus éloignée, sur la gauche. Probablement à cinq cents mètres d'ici. Mais quelques hommes parcourent les environs.

– En face, Monsieur ! J'ai vu la tête de quelqu'un.

– Attendez, je vais jeter un coup d'œil.

– À votre place j'éviterais, Monsieur, ils…

Rhodan l'interrompit d'un geste.

– Ils ne feront rien car je serai prudent. Vous, restez ici et tenez la position. Quoi qu'il arrive, ne vous trahissez pas en tirant. Ce sont très probablement des rebelles. Peut-être ont-ils de quoi manger pour nous. C'est une occasion inespérée de reconstituer nos réserves de munitions et de nourriture.

Son Okura était habitué à obéir aux ordres. Il se contenta d'opiner en silence.

Rhodan se glissa sur le rebord de la plate-forme. S'il descendait assez lentement, le risque d'être découvert restait assez faible. Le feuillage dense et les lianes parasites lui fournissaient une bonne couverture visuelle à partir du sol.

Il lui fallait descendre d'environ vingt mètres. Pour soulager son épaule droite, il laissa peser tout son poids sur sa main gauche.

Il atteignit le sol sans être vu. La visibilité était encore plus mauvaise qu'auparavant. Il connaissait la direction et se fraya un chemin vers l'avant. Le combat qui faisait rage distrayait les étrangers. Aucun des rebelles ne soupçonna que quelqu'un se trouvait à quelques mètres à peine derrière eux. La jungle recelait d'innombrables dangers allant des bêtes vénusiennes aux soldats déserteurs, mais Rhodan avait appris à observer son environnement.

Il avait de la chance. Il évita les chenilles, les insectes et les mites qui s'égayaient dans les airs. Ils étaient peut-être venimeux, mais ils le laissèrent tranquille. Toute attaque de leur part ne pouvait être qu'accidentelle.

Les vignes constituaient un obstacle plus difficile. De temps en temps, elles formaient des haies touffues entre lesquelles il était contraint de se glisser comme un serpent. Tailler cette végétation résistante aurait pris trop de temps. De plus, il y avait toujours le danger pour qu'elles soient trop tendues. Rhodan observait souvent la façon dont les lianes fraîchement coupées fouettaient l'air. Elles auraient fait un bruit suspect, et pouvaient aussi tuer un homme si celui-ci était frappé par l'une d'entre elles.

Quand moins de trente mètres le séparèrent des premiers rebelles, il fit une courte pause. Son visage et ses mains étaient couverts d'égratignures. Il essuya la sueur qui lui coulait sur les yeux avec un mouchoir et s'aperçut qu'il était souillé par du sang.

Des éraflures mineures et quelques écorchures, pensa Rhodan en se demandant avec inquiétude s'il était sage de prendre aussi peu de précautions face à la flore vénusienne. Certes, les botanistes terriens l'avaient étudiée, mais seule une petite partie en avait été classifiée et chimiquement analysée. Chaque épine qui à première vue semblait inoffensive pouvait renfermer des germes mortels.

Rhodan essaya d'oublier ses doutes et se concentra avec détermination sur les humains devant lui. Il n'eut aucun mal à saisir une partie de leur conversation. Ils étaient plutôt taciturnes et tout ce qu'il put apprendre était qu'ils étaient tous fatigués et estimaient que l'attaque de Wallerinski contre Tomisenkov était trop périlleuse. Ils parlaient à voix si basse que Rhodan n'entendait pas tous leurs mots.

Il s'approcha un peu plus près.

Par prudence, il ralentit le pas. La bataille, au loin, semblait redoubler de férocité. Il y avait peu de chances que les rebelles repartent avant un long moment. À moins que Wallerinski ne subisse une cuisante défaite terminale et soit écrasé par les troupes de Tomisenkov.

Finalement, Rhodan découvrit une petite clairière où l'herbe avait été piétinée. Son diamètre ne dépassait pas vingt mètres. La cime des arbres formait un toit épais au-dessus du dégagement et ne permettait le passage que d'une faible quantité de lumière. Les fleurs pareilles à des orchidées dévoilaient leurs éclatantes couleurs dans le crépuscule obscur.

Rhodan aperçut cinq hommes.

Quatre d'entre eux dormaient, à moins qu'ils soient simplement couchés dans l'herbe. Le dernier était assis, appuyé contre un arbre.

Rhodan observa avec intérêt l'équipement gardé par les soldats. Ils étaient particulièrement bien fournis en pistolets. De plus, plusieurs caisses portant des étiquettes descriptives et qui devaient contenir au moins quarante ou cinquante carabines automatiques étaient posées sous l'arbre, près de lui.

– Le président devrait clarifier son idéologie, déclara l'un de ceux qui étaient couchés dans l'herbe. Ce n'est pas une idée très originale que de se battre pour la paix par la force.

– Voulez-vous dire que nous ne serons de vrais pacifistes que quand tous les autres seront eux aussi des pacifistes ?

– Stupidité ! Nous sommes déjà de vrais pacifistes. Vous deviez dormir en classe.

L'homme contre l'arbre fit un geste exaspéré.

– Cessez vos discussions stériles. Tout ce qui m'intéresse actuellement est de savoir ce que le président va décider. Cet affrontement dure déjà depuis beaucoup trop longtemps à mon goût. Quand cette embuscade sera tendue, je sens que nous allons mourir d'ennui.

– C'est vous qui allez avoir des ennuis si vous ne vous taisez pas, Igor. Le président

sait ce qu'il fait. J'ai totale confiance en lui.

– Il en sera certainement très fier, Mitja. Je sais aussi qu'il pense que vous êtes un petit malin. Il n'aime pas les individus de ce genre.

– Pensez que vous voulez. Je sais qu'il m'apprécie ; c'est tout ce qui compte. Si vous parlez de ce conseil que je lui ai donné, je peux vous assurer que Wallerinski m'en est très reconnaissant. Nous installerons ce piège dans les arbres dès que nous aurons atteint la rivière.

– Oh non ! Vous lui en avez vraiment parlé ? Alors pourquoi a-t-il attaqué le général aujourd'hui ?

– Pourquoi ne lui demandez-vous pas vous-même ? En tout cas, j'en connais assez sur les tactiques de guerre pour savoir qu'une telle ruse équivaut à tirer à pile ou face. Néanmoins, Tomisenkov doit traverser la rivière au-dessus des cataractes. Il n'y a pas de meilleur endroit pour la traverser à des kilomètres à la ronde. Rappelez-vous qu'il existe une trouée, comme un chemin dans la forêt, de l'autre côté de la rivière. Tomisenkov est tout simplement obligé de passer par là s'il veut arriver à l'océan. Tout ce que nous avons à faire est de rester dissimulés dans les arbres...

– Quand allez-vous vous taire ? se plaignit un troisième homme. De la façon dont vous criez, les patrouilles de Tomisenkov seront ici avant nos propres hommes. Vous êtes supposé monter la garde, Mitja ! Gardez les yeux ouverts ! Vous autres, restez couchés ! Si cela ne vous convient pas, vous pouvez le dire au président ; mais ne me cassez pas les oreilles !

Le dernier orateur semblait être une sorte de sous-lieutenant. En tout cas, c'était lui le responsable du groupe. Perry Rhodan aurait préféré que les hommes continuent à parler. Cela les distrayait alors que maintenant, le moindre bruit pouvait le trahir.

Il lui fallait se servir des bruits de fond des habitants de la forêt pour que son avance ne soit pas entendue. S'il attendait un battement d'ailes ou des cris d'oiseau, il pouvait avancer sans être repéré. Cela allait le ralentir plus qu'il ne l'avait prévu.

Il modela une boucle avec la tige d'une vigne de l'épaisseur d'un doigt et la passa petit à petit à travers les feuillages jusqu'au niveau de la sangle d'une carabine posée dans l'herbe. Il tira brusquement pour accrocher l'arme. Il lui fallut encore une éternité avant de finalement entrer en sa possession. Cependant, il manquait toujours de munitions et de nourriture.

Comme nouvel objectif, il choisit une petite boîte étiquetée « Rations de viande ». Il agrandit légèrement la boucle et réussit à la faire glisser sur la boîte; mais quand il tira sur la tige, la boîte se renversa, alarmant immédiatement le garde.

– Halte ! ordonna-t-il, bien qu'il ne vît pas Rhodan.

Au même moment, les quatre autres bondirent et saisirent leurs armes en un geste automatique.

Rhodan comprit immédiatement qu'il n'avait aucune chance d'échapper à un si grand nombre d'armes pointées sur leur cible. Il ne pouvait rivaliser avec leur avantage numérique qu'en employant sa tête et en tentant un coup de bluff.

Il resta nonchalamment sur place, sans faire mine de lever sa nouvelle arme.

– Les mains en l'air ! lui intima-t-on.

Il ignora superbement l'injonction, franchit un tronc d'arbre couché en travers de sa route et s'approcha des cinq soldats, feignant l'ennui.

– Restez où vous êtes !

Rhodan se soumit. Bien que tout cela l'amuse, il le fit avec l'expression désapprobatrice d'un officier supérieur.

– Qui est le responsable ici ? demanda-t-il d'un ton sans réplique.

Son comportement autoritaire embarrassa les cinq soldats. Ils n'insistèrent pas davantage pour qu'il lève les bras.

– Bon sang, avez-vous perdu votre langue ? tonna Rhodan en jouant son rôle. Que signifie cette pétarade, là-bas ? Savez-vous qui joue à la guerre ?

L'un des hommes se décida finalement à parler.

– Mon nom est Ilja Iliouchine, Monsieur !

– Vous avez un grade, n'est-ce pas ?

– Tous les grades ont été supprimés depuis que le Président Wallerinski...

– Taisez-vous !

Voyant que son comportement impérieux provoquait l'effet désiré, la voix de Perry Rhodan se fit plus forte et plus sévère.

– Pour votre gouverne, je suis le commissaire Danov, R. O. Danov. Il y a eu un changement de gouvernement dans le Bloc soviétique il y a quatre semaines. Le nouveau gouvernement a expédié de nouvelles forces vers Vénus. Celles-ci ont atterri hier et projettent de rétablir l'ordre public. Je pense pouvoir déduire de votre courte conversation que quelques pratiques étranges qui rencontreraient difficilement l'approbation du gouvernement se sont développées dans la division de Tomisenkov. Je viens vous rappeler votre serment de fidélité et vous ordonne de faire votre devoir.

– Nous ne servons pas sous les ordres de Tomisenkov, Commissaire...

Rhodan aperçut Mitja envoyer un coup de coude dans les côtes de l'orateur. Cependant, il était trop tard pour nier la révolte.

– Nous reparlerons de ces détails plus tard. Tout d'abord, j'exige que vous fassiez cesser cette stupide fusillade et… Quel nom avez vous dit ? Wallerinski ?

– Lieutenant Wallerinski, commissaire !

– Vous deux, partez immédiatement l'informer de la nouvelle situation. Le commandement doit être exclusivement assumé par les commissaires nommés. Je veux voir le lieutenant Wallerinski et son détachement ici dans la demi-heure qui vient. Qu'attendez-vous ?

Rhodan avait déterminé instinctivement que les deux « pacifistes » étaient les plus indépendants. Il devait se débarrasser d'eux pendant un court moment. Ils obtempérèrent.

Après qu'ils eurent disparu dans le sous-bois en direction du nord, il ne lui restait plus que trois adversaires à éliminer. L'amélioration de ses chances le rendit plus optimiste.

– Donnez-moi vos fusils ! Je ne peux pas vous permettre de porter des armes tant que vous ne tenez pas votre serment.

Pendant quelques instants il eut l'impression qu'il était allé trop loin et que les trois pacifistes étaient sur le point de découvrir le pot aux roses. Les hommes hésitèrent. Sans leur laisser le temps d'en prendre conscience, Rhodan tenta une approche différente.

Il tenait toujours son arme baissée. Cela n'aurait pas été du meilleur effet s'il essayait de lever la lourde carabine puis la laissait retomber. C'était toujours un effort trop conséquent pour son épaule blessée.

Il posa son regard gris acier sur les soldats. On ne pouvait expliquer la force de son regard par de l'hypnose classique. C'était un effet secondaire de son hypno-enseignement arkonide.

L'hésitation des soldats était trop dangereuse.

– Lâchez vos armes ! ordonna-t-il une fois de plus.

Il le dit sans adopter le ton sec d'un sergent de caserne. Il le fit en élevant à peine la voix, mais cela suffit pour le rendre persuasif.

Les pacifistes obéirent.

– Détachement, demi-tour !

L'ordre avait été lancé comme sur un champ de manœuvre.

De nouveau, les hommes étonnés obtempérèrent.

Rhodan saisit leurs armes et les jeta derrière son dos, à l'exception d'un léger pistolet qu'il pouvait fermement tenir en main malgré la douleur de son épaule.

Puis il les fit se retourner vers lui. Cette fois, le pistolet lui donnait l'avantage. Même l'expérience suivante réussit, bien qu'elle eût très difficilement été envisageable avec des hommes endoctrinés à un degré moindre d'obéissance aveugle. Pour eux, Rhodan était le commissaire R. O. Danov. Ils lui firent la faveur de s'attacher eux-mêmes avec des lianes de vigne minces mais solides. Rhodan s'occupa du reste. Il les lia à trois arbres, leurs visages face au nord, et, par sécurité, les bâillonna tous trois.

Après leur traitement, les trois « pacifistes » commencèrent lentement à se rendre compte qu'ils venaient de tomber dans un piège très subtil, et qu'ils s'en apercevaient cinq minutes trop tard.

Ils continuèrent à entendre des bruits, derrière eux, indiquant que leur astucieux adversaire se chargeait de leurs biens. Finalement, ils l'entendirent s'éloigner au milieu des vignes.

*

Quand Perry Rhodan revint à l'arbre, il entreprit d'envoyer un signal, mais Son Okura se trouvait déjà à côté de lui.

– Je vous ai entendu parler assez fort, Monsieur, et j'ai supposé que vous aviez été repéré. Je suis donc descendu.

– Il va falloir que vous remontiez pour récupérer notre matériel. Nous devons partir d'ici aussi rapidement que possible. Je vous expliquerai plus tard.

Le voyant remarqua avec plaisir les deux carabines, les pistolets et le sac rempli de boîtes de conserve. Puis il escalada l'arbre et redescendit peu après, chargé de leurs affaires.

– Nous devons quitter les environs immédiatement, déclara Rhodan. Dans vingt minutes, Wallerinski va découvrir ses trois gardes ligotés. Si nous n'avons pas suffisamment d'avance à ce moment là, nous allons au devant de gros ennuis.

– Je tiendrai bien quelques kilomètres, dit gaiement le petit japonais en chargeant plus de la moitié de leurs bagages sur son dos.

Ils se trouvaient dans une zone basse de la jungle où la végétation était si dense qu'on aurait dit que quelque géant l'avait tricotée suivant un canevas complexe. Une marche rapide était hors de question, quels que soient leurs efforts ; mais chaque pas en avant était une sécurité supplémentaire. La forêt primitive croissait si vigoureusement qu'elle semblait – pour un humain – constamment en mouvement.

Reginald Bull avait une fois déclaré qu'il était possible d'en observer la croissance si on la fixait pendant deux minutes. C'était vrai dans un sens. Le chemin tracé par Rhodan et Okura aurait complètement disparu pour leurs poursuivants une demi-heure terrestre plus tard.

*

– Je suis à court de munitions, haleta Thora.

Elle se trouvait à côté du général. Il lui remit deux nouveaux chargeurs.

– Ce sont les derniers que je possède. Si vous les épuisez, il vous faudra ramper vers l'arrière sur deux cents mètres pour en obtenir dans le dépôt de matériel, à condition qu'il soit toujours entre nos mains. Ne tirez que quand vous voyez clairement l'ennemi.

– Si vous le dites, général !

L'engagement durait déjà depuis plus de quinze minutes. Plus de trente hommes s'étaient regroupés en hérisson autour du général Tomisenkov.

Pas un seul des pacifistes de Wallerinski n'avait encore osé s'approcher à moins d'un jet de pierre de leur forteresse miniature.

L'ordre de Tomisenkov concernant l'économie des munitions ne se restreignait pas à Thora. Il transmit ses instructions à la troupe.

– Ne tirez jamais sans être sûrs de toucher quelqu'un. Je ne veux pas gaspiller des balles pour une chauve-souris qui passe.

Personne n'aurait jamais songé à abandonner leur position. Ils avaient perdu le contact avec les autres membres de la troupe. Cependant, le crépitement ininterrompu des fusils qui leur parvenait de plusieurs directions était la preuve que tous avaient pris des positions défensives semblables. Tomisenkov était convaincu que Wallerinski n'avait pas le contrôle de la bataille. Il avait déjà par deux fois entendu la voix de l'ambitieux lieutenant vibrer de colère pendant qu'il hurlait ses ordres.

– Écoutez-le, Madame ! La voix du président devient rauque à force de hurlements. Le président ! Vous rendez-vous compte ? Ce jeune morveux ose se faire appeler *président* ! La planète entière est un asile de fous ! Regardez. Je parie vous ne l'aviez même pas remarqué. À gauche des trois orchidées pourpres, un autre cadavre. Un « pacifiste » qui voulait jouer à la guerre.

Tomisenkov termina sa phrase avec un horrible rire.

Une heure plus tard, sa voix était devenue aussi rauque que celle de son rival. Il avait si mal à la gorge qu'il pouvait à peine chuchoter quand il donnait ses ordres.

Wallerinski rompit soudainement l'engagement. Ses ordres étaient audibles dans les positions de Tomisenkov.

– Ce pourrait être une feinte, dit le général à Thora.

Ce soupçon était partagé par tous. Ils attendirent donc quelques instants. Puis Tomisenkov envoya des messagers au front et à l'arrière-garde pour ordonner aux troupes de resserrer les rangs. Les officiers furent appelés pour tenir un conseil de guerre, tandis que les non gradés devaient rassembler leurs camarades tombés au combat.

C'était une tâche difficile qui retarda leur marche de plusieurs heures. Mais ce n'était que le premier de leurs soucis.

– Vous aurez beaucoup de mal à vivre sur cette planète, avait dit Thora au général.

Maintenant il se souvenait de sa prédiction.

Ils trouvèrent plus de cinquante corps. Plus de la moitié appartenaient aux séides de Wallerinski. Cependant, leurs propres pertes n'avaient pas toutes été retrouvées.

– Il nous manque vingt-sept hommes, exposa Tomisenkov à ses officiers. Quelle est votre explication, Colonel ?

Popolzak haussa les épaules d'un air indifférent.

– Nos hommes ont dû laisser échapper quelques corps.

– Pas vingt-sept !

– Certains ont pu rejoindre Wallerinski. Comment pourrions-nous deviner à qui va la sympathie de vos soldats ?

– Colonel Popolzak ! Que signifient ces propos ? Il me semble vous avez aussi été infecté par cette planète.

– Nous sommes tous infectés, général ! Ou du moins chacun est susceptible de l'être. Vous-même ne faites pas exception à cette règle.

– Qu'entendez-vous exactement par cela ?

– Vous entretenez l'illusion de croire que vous commandez des troupes disciplinées alors que nos hommes sont en haillons. Il n'ont plus rien à faire de la discipline une fois qu'ils sont hors de portée de voix, et vous maudissent à cause de votre incapacité à faire face aux faits. Leur instinct grégaire est la seule raison pour laquelle vous dirigez encore ces restes pitoyables de la division d'assaut. S'ils pouvaient s'enfuir au loin, cela fait longtemps qu'il l'auraient fait. Mais malheureusement, quelle que soit la direction vers laquelle ils se tournent, c'est l'enfer. C'est la crainte et l'instinct de survie qui maintient notre cohésion. Ne pensez pas que tout le monde croit que vous pouvez nous mener au paradis. Même vos plans pour vaincre la forteresse vénusienne sont considérés comme une chimère.

Un silence mortel accueillit le long discours de Popolzak.

Le général était devenu blanc comme un linge. La réplique cinglante à laquelle tout le monde s'attendait ne vint pas.

– Est-ce vrai ? demanda-t-il finalement d'une voix douce, pour épargner ses cordes vocales.

Il n'y eut aucune réponse. Plus personne n'osait émettre d'avis personnel.

Tomisenkov fit une pause, puis hocha la tête.

– Bien. Je réfléchirai à ce que vous m'avez dit, colonel. Je suppose que nous sommes tous trop secoués pour discuter objectivement de ce sujet.

La colonne reprit la marche.

À 143:00 heures, ils atteignirent la rivière et la traversèrent à gué au-dessus des chutes d'eau, où une sente naturelle s'ouvrait dans la forêt, promettant une avance facile.

À ce moment, un sergent apporta une note qu'un des soldats avait trouvée épinglée sur un arbre. Il lut :

GÉNÉRAL TOMISENKOV, NE PRENEZ PAS CE CHEMIN. LES PACIFISTES SE CACHENT DANS LES ARBRES ET PROJETTENT DE VOUS TENDRE UNE EMBUSCADE.

– Qui diable a pu écrire cela ? se demanda Tomisenkov.

Thora aurait pu lui dire à qui appartenait cette écriture. Mais elle garda le silence.

CHAPITRE 5

John Marshall avait épuisé ses dernières ressources.

La moitié d'une matinée sur Vénus durait plus longtemps qu'une journée terrestre entière. Durant tout ce temps, il avait essayé d'attirer l'attention des phoques.

Il savait qu'ils vivaient sur le rivage, du côté opposé au canal. La distance était suffisante pour décourager même un optimiste-né. D'un autre côté, la mer était l'élément de ces créatures semi-intelligentes. N'était-il pas naturel qu'elles nagent au loin pour rejoindre ce côté de la plage ?

Pourquoi ne l'entendaient-elles pas ?

Avaient-elles suivi un quelconque instinct nomade et déménagé ? Néanmoins, si elles étaient parties, d'autres phoques auraient dû les remplacer. Aucun vide biologique ne persistait jamais dans la faune abondante de Vénus.

John Marshall partit pour un point plus éloigné. À deux kilomètres et demi de l'endroit où il avait atteint l'océan, une langue de terre plane s'avançait dans l'eau. Ce n'était rien d'autre qu'une bande de sable. L'herbe disparaissait après une centaine de mètres. Sur plus d'un kilomètre de long, les empreintes de ses pas semblaient apparemment mener jusqu'à une impasse de désolation désespérée.

Il se tenait debout, à l'extrémité de la bande de terre, entouré par l'eau de trois côtés différents. L'océan s'étendait à perte de vue. Les collines du nord se trouvaient loin au-dessous de l'horizon.

C'était déprimant.

Pourquoi les phoques ne l'entendaient-ils pas ?

L'intensité de son appel télépathique s'affaiblissait de minute en minute. Il lui fallait prendre des pauses de plus en plus longues pour récupérer ses forces. Ce n'était pas uniquement la fatigue physique qui gênait sa concentration, mais aussi le découragement émotionnel qu'il subissait.

Pourquoi ne l'entendaient-ils pas ?

Ce fut un choc quand il comprit pourquoi ses appels incessants ne recevaient aucune réponse. Les fréquences n'étaient pas accordées ! L'émetteur et le récepteur doivent être synchronisés, comme l'édictent les lois de la physique. Marshall se souvint de leur première rencontre avec les phoques, quand ils avaient eu besoin de leurs instruments pour entrer en contact. Les phoques « parlaient » entre eux dans un langage qui entrait dans la gamme des ultrasons, et qui était inaudible pour l'oreille humaine. Les ondes ultrasoniques avaient dû être transformées à l'aide d'un communicateur de fréquence, puis la langue des phoques avait été rendue compréhensible grâce à l'utilisation de

l'analyseur cérébral et du décodeur positronique.

Marshall fut tout d'abord consterné. Mais il comprit qu'il n'avait pas réfléchi au problème dans son ensemble. Après tout, Perry Rhodan n'était pas assez idiot pour l'envoyer seul à travers la sauvagerie de la jungle si les circonstances n'étaient pas désespérées.

Je suis un bon télépathe, continua-t-il à se dire. *Je n'ai pas besoin de ces appareillages techniques. Les ondes cérébrales sont toutes sur la même fréquence ! C'est valable pour les phoques aussi bien que pour moi. Ils doivent m'entendre ! À moins que leur apathie ne soit due au fait qu'ils ignorent délibérément mes appels au secours*.

Il s'allongea sur le sable et décida de se détendre pendant une demi-heure sans lever le petit doigt. Il fit le vide dans son esprit.

Après que le temps se fut écoulé, il creusa un trou dans le sable avec ses mains et y plaça les rares affaires qu'il portait avec lui. Le trou se remplit lentement d'eau, mais sa carabine et les boîtes de nourriture ne souffriraient pas de l'humidité.

Déchargé de ses paquets, il s'avança dans l'océan jusqu'à ce que son corps soit submergé. Il était conscient du risque qu'il prenait. Comparée à celle de la Terre, l'eau était gluante et huileuse, saturée par les algues et la vie microscopique. Il pouvait avoir beaucoup de surprises inattendues. Mais Marshall n'avait pas le choix.

L'eau propageant les ondes sonores plus rapidement et plus intensivement que l'air, peut-être cela fonctionnait-il aussi pour les ondes d'un esprit télépathique.

Il termina de s'immerger dans l'eau et se concentra pour émettre un message simple qui permettrait aux phoques de comprendre son message.

Périodiquement, il relevait la tête hors de l'eau pour respirer.

Il répéta ce processus cinq fois. Il fut alors éclaboussé par des impacts de balles de mitraillette dans l'eau. Il effectua rapidement un mouvement d'esquive.

Cela mit instantanément fin à son inquiétude pour les phoques. Derrière lui se tenaient des humains, qui représentaient une menace bien plus importante que tout ce qu'il pourrait trouver d'autre sur le monde vénusien mystérieux.

Sous l'eau, il chercha son chemin à tâtons, jusqu'à ce que ses poumons vides l'obligent à remonter prendre de l'air. Il se plaça sur le dos pour ne pas exposer sa tête entière et ne laissa émerger que son visage. Du coin de l'œil il aperçut un groupe de six hommes avançant sur la bande de terre sans faire le moindre effort pour se cacher. Ils semblaient savoir qu'ils détenaient l'avantage. Ils observaient certainement Marshall depuis un long moment et savaient qu'il avait laissé ses armes au bout de l'étroit banc de sable. Peut-être pensaient-ils l'avoir déjà abattu. Quoi qu'il en soit, ils avaient arrêté de tirer et s'approchaient simplement à vive allure.

L'élévation de la bande de sable suffisait à peine pour garder Marshall hors de vue quand il se collait contre la terre. Il était clair qu'il ne pouvait pas se permettre de rester une seconde de plus dans l'eau. Si l'ennemi arrivait à sa cachette avant lui, il perdrait sa dernière chance.

Il continua à nager sur le dos jusqu'à ce qu'il touche le fond. Alors il se roula sur le

ventre et commença à ramper.

Quand il avait creusé son trou, il avait par inadvertance constitué un petit tas de sable, qui pourrait maintenant lui sauver la vie.

Il rampa légèrement vers la gauche jusqu'à ce que le tas de sable se trouve exactement entre lui et les six hommes. Puis il avança de nouveau et réussit à atteindre ses biens sans être vu.

Les six hommes étaient encore à approximativement deux cents mètres de distance.

Il chercha dans le sable et sortit ses deux armes. L'une était un fusil automatique lourd qu'il avait récupéré et l'autre était son petit radiant à impulsion d'origine arkonide. Aussitôt qu'il sentit la crosse du fusil contre son épaule, sa confiance lui revint.

Il respira à fond et visa soigneusement.

Le canon de l'arme reposait sur le tas de sable. Au dernier moment, avant de presser la détente, il leva son arme au-dessus de la tête de ses attaquants. Il voulait d'abord les avertir. C'était plus que loyal !

Mais était-il raisonnable de se montrer loyal dans un combat où l'ennemi ne lui accordait aucun quartier ?

Marshall n'en était pas sûr, mais il ne regretta pas ce qu'il fit.

Ses adversaires sursautèrent. S'ils avaient fait demi-tour et s'étaient enfuis au pas de course, Marshall n'aurait jamais songé à leur tirer dans le dos. Mais ils adoptèrent une tactique différente. Ils se jetèrent au sol et entreprirent de continuer l'offensive.

Quelques impacts de balles de gros calibre firent rejaillir le sable autour de lui. Marshall savait que son tas de sable ne lui offrait qu'une protection très sommaire. Il ne pouvait plus se permettre de se montrer prévenant s'il voulait échapper à ce piège.

Ces hommes cherchaient à le tuer. Leurs pensées étaient semblables à celles de l'homme qu'il avait dû éliminer quelques heures auparavant.

Marshall reposa le fusil automatique et ouvrit le feu avec son radiant à impulsions sur l'obstacle derrière lequel l'adversaire se cachait.

Dix secondes de bombardement continu avec de la pure énergie thermique ! Cela suffisait pour enflammer la neige. Quelle chance avaient ces hommes dans un tel enfer ?

Il ne pouvaient qu'être morts. Néanmoins, Marshall attendit une heure entière avant de bouger.

Il avait pris les vies de sept hommes. Cependant, le détachement hostile ne pouvait en aucun cas avoir été complètement annihilé. Il y avait évidemment de nombreux autres hommes qui composaient les équipes qui devaient le pourchasser. Toute une meute de soldats était susceptible de se dissimuler dans la forêt voisine.

Ses soupçons se virent bientôt confirmés. Au loin, il entendit une autre détonation et aperçut deux hommes courir et disparaître dans le sous-bois.

L'ennemi allait devenir plus prudent s'il avait observé la démonstration de puissance de son radiant. Ils n'avaient pas besoin de prendre tant de risques. Marshall était pris au piège. Seule une bande de sable très étroite le reliait à la berge, à huit cents mètres de là. S'il essayait de s'échapper en l'empruntant, il deviendrait une cible facile pour un tireur d'élite embusqué. Tirer au hasard dans la forêt ne serait que pure folie. Même son radiant

arkonide n'était qu'un jouet comparativement à la jungle vénusienne.

John Marshall n'avait d'autre choix que de renforcer sa position actuelle. Couché sur le côté, il recommença à creuser le sable avec la crosse de son fusil pour former un terrier dans lequel il pourrait s'allonger. Il lui faudrait faire abstraction de l'eau qui s'infiltrait.

La pile de sable fut elle aussi renforcée, surtout en largeur plutôt qu'en hauteur. Il lui fallait posséder une masse suffisante pour absorber des balles de gros calibre. Il n'aurait pourtant plus aucun moyen de se protéger si l'ennemi employait un armement plus lourd, comme des fusils lance-grenades ou des canons.

Il devait s'attendre au pire.

Si seulement les phoques daignaient se montrer ! Il avait désespérément besoin d'alliés. Mais ceux-ci accepteraient-ils d'aider un homme contre d'autres hommes ? Il y croyait. Il était télépathe.

Cependant, son plus grand espoir reposait sur Perry Rhodan, qui devait le suivre lentement avec Son Okura. Où étaient-ils maintenant ?

Marshall lorgna son bracelet multifonctions, qui renfermait parmi d'autres gadgets un micro-émetteur. L'utilisation de la radio était strictement interdite. Mais Rhodan avait aussi autorisé l'envoi d'un message de secours en cas d'urgence. La décision en revenait à Marshall.

Le considéreraient-ils comme un lâche s'il appelait au secours ? Il hésita quelques minutes. Puis il prit sa décision et tourna la petite molette qui activait l'émetteur. Il tira l'antenne miniature avec ses ongles. La fréquence était préréglée.

– Appel à Perry Rhodan ! Ici John Marshall. Appel à Perry Rhodan ! C'est un cas d'urgence, Monsieur.

Il attendit dix secondes.

L'impulsion de son émetteur avait automatiquement placé le récepteur état de veille.

C'est alors qu'arriva la réponse.

– Ici Rhodan ! Que se passe-t-il, Marshall ?

– Les phoques ne sont pas venus, Monsieur. J'ai peur que la distance ne soit trop importante. J'ai essayé pendant des heures – sans succès. L'ennemi sait où je me trouve. Je suis sur un banc de sable dénudé avec juste une petite pile de sable comme couverture. Les soldats m'attendent dans la forêt. J'ai avec moi de petites armes, mais je dois m'attendre à ce qu'ils attaquent à l'aide de lance-grenades. Ils sont déterminés à me mettre hors d'état de nuire. Pouvez-vous faire quelque chose pour m'aider ?

– Bon sang, John, il me semble que vous vous trouvez dans un sacré pétrin ! Vous avez bien fait de m'appeler. Tomisenkov et les rebelles sont si occupés à se battre l'un contre l'autre que nous n'avons pas à craindre que nos messages soient interceptés par leurs détecteurs radio. Okura et moi avons réussi à prendre de l'avance sur les troupes du général. Je pense que nous pourrons vous rejoindre dans environ quatre heures. Essayez de tenir bon jusque là ! Envoyez-nous un bref signal radio toutes les dix minutes pour ne pas que nous perdions votre direction. Résistez, Marshall ! Nous arrivons !

Peu après la fin de l'appel, les soldats sur le rivage reprirent une position de barrage.

Marshall localisa les éclairs de leurs tirs et répondit à leur attaque avec son radiant à impulsions.

Les deux tiers de l'énergie du radiant étaient toujours efficaces à mille mètres. La lumière blanc-bleu atteignit l'orée de la jungle et vaporisa une partie de la végétation. En quelques secondes, la bordure du rivage fut recouverte par un brouillard artificiel.

Hé ! exulta Marshall. *Quelle chance ! Je n'aurais jamais pensé à un tel effet. Je vais les garder dans le brouillard. Cela devrait les occuper pendant quelque temps*.

*

– Avancez, Okura ! Nous sommes tous deux estropiés, mais il nous faut marcher. Pensez-vous en être capable ?

Le voyant esquissa un petit sourire vaillant. Au vu des pénibles efforts que lui imposait chacun de ses pas, Rhodan réalisa que poursuivre la marche serait bientôt au-dessus de ses forces.

– Très bien, Son ! Donnez-moi les armes et les provisions. C'est à mon tour de les porter.

– Ne parlez pas comme si c'était moi qui avais tout porté jusqu'ici. Vous devez faire attention à votre épaule.

– Ne soyez pas ridicule ! Mon épaule va déjà beaucoup mieux. Donnez-moi tout cela et prenez la machette. Vous marcherez en tête durant les prochains kilomètres. Cela vous donnera suffisamment à faire.

Le mince japonais obtempéra. Ils continuèrent à s'enfoncer dans la jungle.

Ils avaient depuis longtemps déjà traversé la rivière. Entre-temps, Rhodan avait reçu l'appel à l'aide de Marshall. Il ne leur était plus possible de rester à proximité de Thora. Il leur fallait maintenant atteindre l'océan aussi rapidement que possible. Il ne pouvait qu'espérer que les hommes de Tomisenkov avaient trouvé son mot qui les avertissait de l'embuscade de Wallerinski.

Les heures passèrent sans qu'ils entendent le moindre coup de feu.

– Je suis certain qu'ils ont trouvé le mot, déclara Okura. Nous n'aurions pas manqué d'entendre les bruits de la bataille si Tomisenkov était passé sous les arbres et était tombé dans le piège de Wallerinski.

– Je suppose que Thora est en sécurité pour l'instant. Il ne nous faudra plus longtemps avant de venir la chercher. Quand la nuit sera tombée, vous serez notre meilleur allié, Son.

Perry Rhodan faisait allusion au don d'Okura. Bien qu'il ait besoin de verres correcteurs pour voir normalement, ses yeux possédaient une capacité unique. Son spectre visuel s'étendait dans les ultraviolets et les infrarouges. Il avait donc une vision parfaite de tout ce qui l'entourait durant la nuit.

– Quand la nuit sera tombée… répéta le Japonais, l'air impatient d'y être. Je ne peux rien y faire, Monsieur, mais j'aurais préféré que le délai entre le jour et la nuit ici soit plus proche de celui de la Terre. Trois jours passeront avant que la nuit ne tombe sur Vénus. D'ici là, nous devons sortir Marshall de sa position précaire.

– J'ai bien peur que nous n'ayons pas autant de temps devant nous, répondit Rhodan.

Depuis quelque temps, leur progression s'était accélérée. Non seulement parce que le terrain était devenu moins accidenté, mais aussi parce qu'ils commençaient à avoir une certaine habitude de la marche à travers la jungle.

À intervalles réguliers, ils recevaient les signaux radio de guidage de Marshall, qui leur permettaient de s'approcher par le chemin le plus court.

À 152:00 heures, Rhodan annonça qu'il pouvait sentir l'océan.

– Nous devons être extrêmement prudents maintenant, Son, avertit Rhodan. Les bois grouillent de soldats.

Brusquement, ils se retrouvèrent devant l'océan. À peine une minute plus tôt, ils luttaient encore contre une épaisse jungle entravant leur champ de vision.

– Regardez ce brouillard ! murmura Rhodan. Je n'y vois rien.

Okura sourit.

– C'est un brouillard très inhabituel, Monsieur, mais il ne me gêne pas. Si je ne me trompe pas, il s'épaissit encore vers la gauche.

– Vous avez raison, Son. Que voyez-vous ?

– Au moins vingt hommes sont couchés dans l'herbe, en bordure de forêt, à moins de trois cents mètres devant nous. Ils semblent penser pouvoir employer le brouillard comme couverture.

– Et où est Marshall ?

– Le banc de sable commence un peu plus loin devant eux.

– D'ici je peux en voir le bout. Il y a un point noir. Ce doit être John. Je ne comprends pas pourquoi ce brouillard se limite à un si petit espace. Tout le reste dans le paysage est visible.

Okura n'avait pas d'explication lui non plus.

– Dois-je y aller seul ? Je peux me frayer un chemin.

– Attendez une minute. Cela peut attendre.

Rhodan fouilla dans le sac qu'il avait pris aux « pacifistes » et en sortit deux bâtons d'explosifs.

– Je pense que cela devrait les secouer un peu.

Ils émergèrent de la jungle et s'approchèrent du peloton hostile. Ils déposèrent les explosifs quelques mètres derrière eux et réglèrent les minuteurs à trente secondes d'intervalle. Puis ils s'éloignèrent rapidement et prirent une position d'observateurs.

– Encore une minute, chuchota Rhodan.

Okura hocha la tête.

La première bombe explosa.

– Ils ont bondi et courent dans tous les sens. Ils crient quelque chose…

– J'arrive à les entendre. Ensuite ?

– Maintenant la plupart d'entre eux se sont remis à couvert.

– Et les autres ?

– Trois hommes partent en courant le long du rivage, vers l'ouest. Un seul semble avoir assez de cran pour marcher vers la forêt.

– Vous appelez ça du cran ? Il doit avoir perdu l'esprit !

Les trente secondes s'écoulèrent.

La seconde bombe détona et acheva de semer la confusion parmi leurs adversaires. Ils s'attendaient tous à de nouvelles détonations de la source inconnue. Ils entamèrent un mouvement général de retraite vers l'ouest, qui se métamorphosa rapidement en une débandade éperdue. Ils coururent le long du rivage, là où le terrain était le plus praticable.

– La voie vers le banc de sable est libre ! cria Okura avec agitation.

– Allons-y ! décida Rhodan.

Ils coururent jusqu'au bord du rivage, où commençait la ligne.

– Surveillez notre flanc ouest, demanda Rhodan au Japonais pendant qu'il allumait sa radio. Revenez ici, John ! Nous les avons fait fuir. Vous nous trouverez sur la plage !

– Comment diable avez-vous fait ? Avez-vous emmené de l'artillerie lourde avec vous ?

– Je vous expliquerai plus tard. Laissez-moi d'abord vérifier si vous êtes toujours en un seul morceau.

Au moment où le visage de John Marshall émergeait du brouillard, de nouvelles explosions se firent entendre dans le lointain. Il semblait s'agir d'obus de gros calibre.

– Qu'est-ce que c'est encore que cela ? gémit Son Okura.

– Je suppose que c'est un raid de bombardement, dit doucement Rhodan d'un ton las. J'ai toujours dit que certains de ces messieurs sur Vénus avaient une fâcheuse tendance à multiplier les erreurs.

CHAPITRE 6

Ils avaient échappé à l'embuscade de Wallerinski dans les arbres. Hélas, quand Tomisenkov aperçut les quatre hélicoptères qui attaquaient, il se rendit compte qu'il était tombé de Charybde en Scylla.

Les premières bombes tombèrent dans la forêt. Seuls les trois derniers impacts eurent lieu à l'endroit où Tomisenkov pensait que se trouvait son avant-garde.

– C'est de la trahison ! Je ferais comparaître cette engeance en cour martiale !

– Mettez-vous à couvert ! commanda une autre voix, interrompant audacieusement le général.

C'était le colonel Popolzak.

– Dispersez-vous dans les buissons !

Le chemin à découvert se vida en quelques secondes. Seuls quelques équipements furent abandonnés.

C'est alors qu'eut lieu le second passage.

Encore une fois les bombes s'écrasèrent dans la jungle, déracinant des arbres entiers et envoyant valser dans les airs les débris de branches et de lianes.

Deux minutes plus tard les hélicoptères étaient repartis. Du moins temporairement.

– Ils vont revenir ! déclara Thora en époussetant ses vêtements.

– Qu'en savez-vous ? tonna Tomisenkov.

– Je n'en sais rien, général. Après tout, ce n'est pas mon armée. Pourquoi n'essayez-vous pas de réfléchir un peu plus ? Vous avez dû reconnaître les appareils.

– Ce sont nos machines, Madame. J'ai reconnu le modèle. Ce sont les plus rapides et les plus grands…

– Je sais ! Les plus rapides, les plus grands et probablement les meilleurs du monde, répondit cyniquement Thora.

– Taisez-vous ! Je vais...

Il ne put terminer sa phrase. Il avait interrompu l'Arkonide, et colonel Popolzak l'interrompait à son tour.

– Nous avons subi quelques pertes, Monsieur ! Quels sont vos ordres ?

– Ne pouvez-vous pas décider par vous-même, colonel ? Alignez d'abord les morts, ensuite alignez les hommes. Je dois vous parler.

Tomisenkov fixa un instant son officier, puis saisit fermement Thora par la main.

– Venez avec moi !

Elle le suivit malgré elle jusqu'à la section des communications, qui depuis de nombreux mois n'existait plus que de nom. Les techniciens radio n'étaient plus que des

fantassins loqueteux comme tous les autres soldats.

– Tchekovich ! hurla Tomisenkov.

Un sergent apparut au milieu des diverses rangées d'hommes.

– Oui, Monsieur !

– La consigne de silence radio est levée. Préparez immédiatement votre émetteur, puis amenez-moi un micro et un magnétophone !

– Pour envoyer un message codé ?

– Nom de Dieu ! Ne posez pas de questions, sergent !

– Désolé, Monsieur ! Quelle fréquence ?

– La fréquence officielle, soldat ! Ou peut-être pensez-vous que je veux avoir une conversation privée ? Restez ici, Madame ! Vous n'escomptez pas vous échapper dans la jungle maintenant ?

Thora avait légèrement reculé pour s'asseoir sur un tronc d'arbre effondré. À sa grande surprise elle sourit et lui répondit :

– Je ne voulais pas vous déranger, général ! Je n'ai pas l'intention de fuir.

Tchekovich régla son émetteur, enregistra quelques mots et les réécouta.

– Tout est prêt, Monsieur !

Tomisenkov saisit le micro.

– Ici le général Tomisenkov, commandant de la division d'assaut cosmique de Vénus ! J'ordonne aux quatre hélicoptères d'atterrir immédiatement et de me faire un rapport détaillé ! J'exige aussi de connaître le nom de l'officier responsable !

La réponse fut immédiate.

– Je suis le colonel Raskujan. Je vous salue, général ! Cependant, je suis au regret de vous annoncer que si vous croyez pouvoir me donner des ordres, vous vous trompez lourdement. Au contraire, je suggère que vous vous rendiez inconditionnellement, comprenez-vous ? Nous aurons alors le temps de parler calmement des détails.

– Avez-vous perdu le sens de l'orientation, colonel ? Où diable étiez-vous tout ce temps ? Cela fait un an que l'on nous a annoncé ces unités de ravitaillement. Il ne vous a tout de même pas fallu douze mois terrestres pour effectuer le voyage à partir de la Terre ?

– Non, cela a été un peu plus rapide, rit Raskujan. Laissez-moi vous mettre au courant de la situation. Ma flotte de renfort s'est posée sur Vénus il y a déjà onze mois. Cependant, il ne restait aucune division ayant un quelconque besoin d'appui. Prenez note, général, que je suis l'unique commandant responsable sur Vénus.

– C'est de l'insubordination ! haleta Tomisenkov dans le microphone, tremblant de colère. Le département spatial vous a assigné à mon commandement et il est de votre devoir de me faire un rapport.

– C'est ce que je viens de faire. J'espère que vous excuserez le petit retard.

La voix de Raskujan était pleine de sarcasme, faisant redoubler le général de fureur.

– Je répète pour la dernière fois, colonel Raskujan ! Je veux un rapport immédiatement ! Je n'ai pas l'intention de discuter par radio. Si vous désobéissez à mes ordres, vous devrez en répondre devant les plus hautes autorités !

– J'ai bien peur que vous méjugiez gravement la situation, répondit Raskujan d'un ton plus amical. JE suis la plus haute autorité ! L'année qui vient de s'écouler fait maintenant partie de l'histoire. Vous devriez apprendre des leçons du passé. Moi, le colonel Raskujan, détiens seul le pouvoir sur Vénus. La planète entière est sous mon commandement. Et croyez-moi, j'ai les moyens de me faire obéir. Ne confondez pas votre tribu de pirates avec la division que vous commandiez autrefois, général ! Je réitère mon offre. Dites à vos soldats indisciplinés de se rendre inconditionnellement. Je suis prêt à refaire d'eux des êtres humains civilisés. Nous garantissons que vous serez traités avec bienveillance. J'ai terminé, monsieur Tomisenkov. Vous savez comment me joindre.

Le général cria quelque chose dans le micro à propos des traîtres. Cependant, son interlocuteur avait apparemment déjà coupé la communication.

Alors l'homme, qui commençait à être repoussé dans ses derniers retranchements, resta silencieux et posa la main sur sa gorge.

– Vous devriez ménager votre voix, lui conseilla Thora d'un ton neutre.

Son sourire montrait combien elle savourait son embarras.

– Comment une telle chose a-t-elle pu arriver ? Ce misérable Raskujan était l'une de mes proches relations. Je le connaissais comme ma poche. Il avait toujours été un bon soldat et rien n'avait jamais laissé supposer qu'il perdrait ainsi l'esprit.

– Vénus change tout le monde. Vous considérez-vous toujours comme un humain normal ?

– Je suis général et il est colonel. N'est-ce pas assez clair ?

– Pas sur Vénus, général. Raskujan recommence tout ici. En tant que rival, une nouvelle planète, une nouvelle vie. Voilà les faits.

– Que nous portions le même uniforme est aussi un fait.

– Peut-être s'en est-il débarrassé. En tout cas, son comportement et le déploiement des hélicoptères montrent que vous vous opposez à une force militaire organisée. Sa puissance est sans aucun doute supérieure. Je ne devrais pas vous le rappeler, mais les restes de ce qui fut votre division ne sont rien plus qu'un tas de barbares loqueteux.

– Madame ! protesta Tomisenkov avec véhémence.

Mais il s'abstint de tout autre commentaire quand il tomba sur son regard glacé. Il y avait entre eux un mur invisible à travers lequel ils ne parvenaient pas à communiquer, et les courtes conversations comme celle qui venait d'avoir lieu ne changeaient rien à leur aliénation.

Le colonel Popolzak annonça que les troupes étaient prêtes pour l'appel. Ils avaient trouvé trente-huit corps et les avaient rassemblés à proximité.

– Nous avons pris leurs armes et leurs papiers et les avons déposés au quartier général, Monsieur !

Tomisenkov inclina la tête.

Comme si la tenue des inventaires à jour était notre souci le plus important !

– Quinze hommes ont été blessés, continua Popolzak.

Tomisenkov le regarda avec irritation. On aurait dit qu'un tel incident ne lui était

jamais arrivé.

– Le docteur Militch ne s'occupe-t-il pas d'eux ?

– Du mieux qu'il le peut. Vous savez qu'il ne nous reste presque plus aucun médicament ni aucun bandage pour les soigner.

– Il devra les rationner. C'est lui le docteur.

Popolzak n'avait encore jamais vu Tomisenkov arborer une mine si déconfite qu'aujourd'hui. Et c'était la première fois qu'il entendait son chef parler si indifféremment de leurs pertes. L'apparition de Raskujan l'avait profondément affecté.

Le général inspecta ses troupes. Il n'y avait plus aucune ressemblance avec une division disciplinée. Ni en nombre ni en formation. Ils s'étaient réunis en groupes aussi serrés que le permettaient les buissons emmêlés.

Tomisenkov s'adressa à ses hommes, répétant en des termes on ne peut plus clairs ce qu'il avait déjà dit à Raskujan via la radio.

– Nous avons subi des pertes, conclut-il son discours. Non pas parce que le déserteur Raskujan est plus fort, mais parce qu'il nous a pris au dépourvu. Le gouvernement du Bloc soviétique l'a envoyé comme renfort il y a un an. Nous devons le ramener à la raison par tous les moyens et le contraindre à faire son devoir. Nous sommes maintenant avertis et agirons en conséquence quand les circonstances l'exigeront. Nous atteindrons l'océan dans quelques kilomètres. Dorénavant, nous avancerons à travers la jungle, là où l'ennemi ne pourra pas nous voir tant que nous n'aurons pas atteint notre objectif. La prisonnière arkonide nous garantit l'accès à la forteresse vénusienne. À ce moment là, nous pourrons dicter nos conditions à Raskujan. Il pourra envoyer cent hélicoptères dans les airs sans en être plus avancé pour cela. Notre puissance sera telle qu'il sera annihilé. Que tout le bataillon se prépare à partir ! Que les capitaines annoncent au docteur Miltich que le transport de tous les soldats blessés doit promptement être organisé. Je vous remercie !

*

Le brouillard artificiel s'était dissipé.

Rhodan, Marshall et Okura s'étaient légèrement enfoncés dans la forêt. Les soldats qui s'étaient enfuis vers l'ouest n'étaient en vue nulle part. Il restait cependant un risque qu'ils retournent dans la jungle et soient eux aussi attaqués par en haut. Comme aucune explosion ne se faisait plus entendre à proximité, cela avait dû les rassurer.

Mais Rhodan n'adhérait pas à cette hypothèse.

– Nos deux bâtons d'explosifs sont des pétards comparativement à ce qui se passe là-bas dans la jungle. On dirait que des bombes ont été utilisées. À ma connaissance, aucun des groupes que nous avons rencontrés ne possède une telle artillerie. Il n'y a qu'une seule explication, pour laquelle nous devons nous préparer.

– Vous pensez à la flotte de ravitaillement de l'ennemi, Monsieur, n'est-ce pas ?

– En effet. Il y a peu de temps encore je me demandais toujours ce qui était arrivé à l'armada que nous avions décimée près de Vénus il y a un an. Elle était composée de deux cents vaisseaux dont trente-quatre seulement ont été détruits. Je suppose que la

majorité des navires endommagés se sont écrasés sur cette planète, mais selon toute vraisemblance, quelques-uns d'entre eux ont dû réussir à atterrir intacts.

– Et ils seraient restés dans l'ombre une année entière ? se demanda Marshall, sceptique.

– Pourquoi pas ? Si leur stratégie l'exigeait.

Au même moment une autre série de détonations retentit.

– Des bombes conventionnelles, exposa Marshall. Probablement leur appartenant. Il ne peut en aucun cas s'agir d'une expédition de secours de la Troisième Force.

– Je pense que vous pouvez d'emblée écarter cette hypothèse, John. Si Bull est incapable de descendre, aucun autre vaisseau ne pourra le faire. La barrière du cerveau positronique est inattaquable. Il est donc parfaitement clair que les lanceurs de bombes sont arrivés sur Vénus avant nous. Et ils doivent posséder des avions.

Les deux mutants n'y trouvèrent rien à redire.

– Tout de même, cela semble incroyable.

– Seulement parce que nous ne disposions pas de toutes les informations, insista Perry Rhodan.

Puis il s'immobilisa brusquement. Marshall et Okura tournèrent également la tête, essayant d'écouter un son lointain.

Un grondement assourdi leur parvenait. Mais il n'avait rien à voir avec le tonnerre provoqué par les bombes.

– Là-bas ! cria Son Okura en désignant le sud-est.

Mais Rhodan et Marshall ne voyaient rien.

– Des hélicoptères ! Ça alors ! Ne les reconnaissez-vous pas ?

– Si l'on en juge au bruit, vous avez raison, Son. Mais ils doivent voler derrière ces nuages.

– Bien sûr. Pardonnez-moi, Monsieur, mais j'avais oublié...

– Gardez un œil sur eux. Je voudrais savoir dans quelle direction ils se dirigent.

Rhodan activa le récepteur de son bracelet multifonctions et plaça le sélecteur de fréquence sur la gamme des ondes courtes. L'appareil se régla automatiquement en recevant le premier signal.

Rhodan colla son poignet à son oreille et écouta la conversation qui avait lieu entre le général Tomisenkov et le colonel Raskujan. Marshall et Okura l'imitèrent, puisqu'ils portaient tous deux des bracelets identiques.

Le court dialogue était très clair.

Rhodan sourit brièvement, mais retrouva rapidement son sérieux.

– J'avais raison. Nous pouvons les surveiller tant qu'ils communiquent par radio. Il est typique de la race humaine de ne pouvoir vivre nulle part en paix ! La planète compte à peine quelques Terriens ordinaires et déjà des conflits d'autorité éclatent, en dépit du fait que nous nous trouvons au seuil de l'ère cosmique et qu'il nous faut nous y préparer. La discussion semble être terminée. Dommage.

– Devons nous continuer à les écouter ? voulut savoir Okura.

– Bien sûr ! Nous n'avons rien de mieux à faire pour l'instant. Mais il suffira qu' un

seul d'entre nous s'en charge.

Ils se remirent en marche dans le sous-bois. Marshall et Okura, grâce à leurs facultés, s'occupaient de veiller sur leurs arrières tandis que Rhodan surveillait toute approche de front, gardant à tout instant sa radio prête.

Les hélicoptères avaient depuis longtemps disparu derrière l'horizon scintillant de l'océan. Finalement, après plus d'une heure et demie, ils captèrent de nouvelles voix. C'était simplement un échange de données entre le pilote et la station au sol, mais il n'en fallait pas davantage à Rhodan pour les localiser. Il employa le gyrocompas de son bracelet et annonça :

– Nous avons trouvé le quartier général de Raskujan !

Sa déclaration éveilla la curiosité de ses deux compagnons.

– Où cela ? À quelle distance ?

– Attendez une minute. Je ne suis pas magicien. Je ne peux déterminer qu'une seule coordonnée avec cette antenne directionnelle. Mais nous savons au moins dans quelle direction ils se trouvent !

Perry sortit un petit carnet de sa poche et dessina un croquis du secteur nord qui montrait l'océan, le canal de trois cents kilomètres de largeur, l'endroit où ils se trouvaient et la zone où était situé leur objectif, la base vénusienne.

– Voilà où nous sommes. Les bombes sont tombées plus loin au sud et voici l'itinéraire qu'ont suivi les hélicoptères.

Il traça une ligne vers le nord-est, qui croisait la baie océanique et continuait sur la terre ferme, de l'autre côté du rivage.

– La deuxième coordonnée devra être extrapolée, continua-t-il. Puisque nous avons plusieurs points de référence, nous devrions être capables de déterminer une distance relativement proche de la réalité. Nous connaissons le temps de vol des hélicoptères. Et leur trajectoire passe par un point bien précis, ici...

Il marqua la carte avec une croix, et ses amis comprirent instantanément à quoi il faisait allusion. La croix se trouvait à proximité immédiate de la périphérie de l'écran énergétique qui s'étendait sur un rayon de cinq cents kilomètres autour de la forteresse vénusienne. C'était aussi un point très proche de l'endroit où Rhodan avait défait l'armée de Tomisenkov, douze mois auparavant. Là, le paysage était toujours dévasté sur des kilomètres par une ligne de mort où malgré sa luxuriance la végétation n'était pas encore parvenue à reprendre possession des lieux.

– Une énorme zone rasée dans la jungle, dit tranquillement John Marshall.

– Naturellement, répondit Rhodan en hochant la tête, l'Eldorado que toute division recherche ici, sur Vénus, est notre base. Raskujan veut entrer dans la forteresse au même titre que nous ou Tomisenkov. Cela doit être la raison pour laquelle il n'a accordé aucune attention aux autres groupes dissidents durant l'année qui s'est écoulée. Il a monté son quartier général là où nous avions brûlé le sol. C'est une zone d'atterrissage idéale pour des vaisseaux spatiaux, et elle se trouve à seulement quelques kilomètres de l'écran énergétique. Je pense que nous devrions maintenant nous occuper de Thora. Elle et moi sommes les clés pour pénétrer dans la forteresse. Raskujan doit certainement

chercher à capturer Thora.

– Mais pourquoi alors a-t-il mené une attaque si impétueuse sur Tomisenkov ? douta Okura. Il a pourtant besoin de Thora vivante !

– Bien sûr ! Il doit probablement être au courant concernant la situation actuelle et les autres groupes dissidents, à savoir qu'ils sont soit des colons, soit des rebelles pacifistes. Ce raid de bombardement n'était qu'une démonstration de force pour intimider Tomisenkov. Il est si facile de viser d'un hélicoptère que la cible ne peut être manquée qu'intentionnellement. Si ma conjecture se voit confirmée, Raskujan fera bientôt une tentative pour enlever Thora, et nous devons le devancer.

La patrouille ennemie ne donnait plus de nouvelles. Les hommes avaient certainement rejoint leurs camarades au moment du bombardement.

Rhodan vérifia sa montre. L'après-midi vénusien approchait rapidement de sa fin. Il était 166:00 heures et au nord, les jours étaient en cette saison plus courts que les nuits.

– Nous n'avons plus beaucoup de temps. Allons-y !

Ils continuèrent à avancer. Ils savaient quelle direction suivre pour trouver Tomisenkov et Thora, et ils marchaient à bonne vitesse.

Jusqu'à l'attaque du lézarbre.

Rhodan avait conseillé à ses compagnons de prêter une attention particulière aux bêtes durant le crépuscule. C'était la période du jour où la presque totalité de la faune vénusienne était éveillée et en mouvement. Ceux qui étaient restés alertes toute la journée retournaient à leurs nids ou cavernes, tandis que les animaux nocturnes se préparaient à traquer leurs proies.

Marshall dut tuer un scarabée à trompe à trois pattes dix minutes à peine après qu'il se soient remis en marche. La créature s'était précipitée vers eux avec un horrible croassement. L'épouvantable bruit les avait alertés juste à temps.

– Pourquoi cette bête fait-elle tant de bruit quand elle charge ? se demanda Marshall après l'avoir silencieusement abattue d'un tir de radiant à impulsion. On croirait qu'elle cherche à prévenir sa proie.

– Certains animaux savent effrayer leurs victimes à un tel degré que celles-ci sont paralysées par la peur. C'est une façon de chasser. Si ce truc ne fonctionnait jamais, cette espèce se serait éteinte il y a longtemps.

Trente minutes plus tard, ce fut pire.

Ils marchaient en file indienne, Okura en tête, suivi par Rhodan, lui-même suivi par Marshall.

Le lézarbre laissa passer Okura, mais pour une raison inconnue la bête se jeta sur Rhodan.

Il laissa tomber sa queue préhensile d'une hauteur à laquelle il était invisible et l'enroula autour de la poitrine de Rhodan. Ce dernier n'eut que le temps de pousser un cri perçant avant que le lézard ne l'enserre au point qu'il ne parvenait plus à respirer. Instinctivement, il saisit à deux mains la queue à fourrure rase. Son fusil était tombé lors du premier impact. Cependant, ses mains étaient des outils pitoyablement inadéquats pour lutter contre la force mortelle de l'énorme queue de la créature.

En moins d'une seconde Marshall s'était retourné et avait saisi l'urgence de la situation.

Bien qu'il ait immédiatement dégainé son radiant à impulsions, le mutant avait peur de tirer. La luminosité décroissante encore atténuée par le dense feuillage l'empêchait de bien voir. De plus, le corps de Rhodan oscillait tellement qu'il n'aurait pas réussi à viser correctement. Le lézard continuait petit à petit d'étrangler sa victime.

– Okura ! hurla Marshall.

Le mince japonais avait déjà réagi.

– John ! Donnez-moi votre arme !

Le capteur d'ondes n'avait aucun mal à distinguer le reptile. Il voyait clairement la triple boucle que formait la queue autour de Rhodan et l'arrière-train du lézard qui se dissimulait à vingt mètres de hauteur dans l'arbre.

Ils ne connaissaient le reptile que par ouï-dire. Extérieurement, il était censé ressembler à un alligator, et il était classifié comme espèce voisine. Mais un examen plus approfondi révélait quantité de différences notables.

La queue préhensile était quatre fois plus longue que le corps. Elle avait une fonction aussi importante que pour certains singes terrestres. En outre, le lézarbre était recouvert d'une fine fourrure semblable à celle d'un castor et vivait principalement dans les arbres – d'où son nom –, où il construisait d'ailleurs son nid.

L'animal commença à soulever Rhodan afin de l'amener jusque sur sa branche. Il en était déjà à huit mètres quand Okura pointa son radiant vers la zone où la queue étrangleuse s'élargissait. Puis il pressa la détente cinq secondes d'affilée, le temps qu'il fallait pour que la queue soit sectionnée et tombe au sol.

Okura et Marshall bondirent aux côtés de Rhodan pour le dégager rapidement. Il tentèrent tout d'abord de dénouer la queue comme un lacet, mais se rendirent bientôt compte que des moyens plus radicaux seraient nécessaires.

Tout occupés qu'ils étaient à essayer de libérer leur compagnon, ils ne faisaient plus attention au reste.

– Attention ! hurla soudainement Okura en repoussant Marshall.

La bête en colère était tombée de l'arbre et avait atterri près de Rhodan. Malgré la proximité, il était impossible de voir si elle l'avait de nouveau touché.

La cible apparaissait maintenant si grande que Marshall ne craignit plus de tirer. Il saisit son radiant à impulsions et fit feu avec détermination. Le corps du reptile se cabra spasmodiquement et s'effondra.

– Il est mort, déclara Okura. Rhodan a eu de la chance. Le corps de ce monstre s'est écrasé à quelques centimètres à peine du sien.

– Monsieur ! appela Marshall en tâtant le front de Perry.

– Il est inconscient, exposa Okura. Venez, John, aidez-moi ! Nous n'avons pas assez de force pour le dégager à la main. D'autant plus que la queue se termine par l'arrière-train du lézarbre.

– Je vois. Que puis-je faire ?

– Nous devrons prendre le risque de nouveaux découpages thermiques pour

sectionner la queue. Autrement nous ne parviendrons jamais à la desserrer.

Marshall inclina mécaniquement la tête. Ce travail était particulièrement délicat, mais il n'y avait pas d'autre solution. Il prit une grande inspiration afin d'être aussi calme que possible pour réussir à trancher la queue sans blesser Rhodan.

– Bien ! déclara-t-il finalement. Je suis prêt.

– Que dieu nous vienne en aide ! Tirez ! exigea Okura sans faire le moindre geste pour faire de même. Je vois un peu mieux que vous ici, mais ma main tremble. Je ne veux pas avoir le chef sur la conscience.

– À qui le dites-vous ! Et en ce qui me concerne ?

– Ne perdez pas votre sang-froid maintenant, Marshall ! Vous êtes celui qui a les nerfs les plus solides. Si vous pensez que je suis un lâche, vous pouvez me mettre au défi, mais pas aujourd'hui. Ce n'est pas l'occasion la plus appropriée.

– Très bien, très bien, dit impatiemment Marshall avant de pointer son arme.

Les deux tirs passèrent à quelques millimètres de la poitrine de Rhodan.

– Vous voyez ce que je voulais dire, s'exclama Okura pendant que Marshall essuyait la sueur qui dégoulinait de ses sourcils.

Perry Rhodan retrouva sa liberté de mouvement en quelques secondes. Tout en gémissant, il se retourna et resta en position couchée, sur le dos. Il respirait régulièrement.

– Je me demande s'il s'est cassé quelque chose en tombant…

– Je ne pense pas. Une chute de huit mètres sur Vénus n'est pas aussi rude que sur Terre. De plus, la queue a agi comme un matelas. Le seul risque est lié à l'écrasement provoqué par l'enroulement.

Marshall arrêta de parler. Perry avait ouvert les yeux et porté la main à son épaule. Ses compagnons comprirent immédiatement. Ils déchirèrent sa chemise et constatèrent que sa blessure par balle s'était rouverte.

L'un d'eux jura bruyamment. Ils pensaient aux médicaments qu'ils avaient depuis longtemps épuisés.

– Souffrez-vous, Monsieur ? demanda Okura avec sollicitude.

Rhodan, blême, se força à sourire.

– Ça va, mes amis. Ce n'est que ma vieille blessure.

Il fit une pause et grinça des dents.

– Aidez-moi, s'il vous plaît ! Je voudrais essayer mes jambes.

Ses jambes allaient bien, mais son bras droit était engourdi et faible. Seule sa main gauche pourrait supporter une charge.

– Je suis désolé ! Vous ne pourrez pas porter tout notre équipement. Et il est hors de question que nous nous séparions de nouveau. Il nous faudra au moins cinq heures pour atteindre Tomisenkov. Nous retournons sur la côte.

– Et en ce qui concerne Thora ?

– Nous devons les attendre. Je sais que nous prenons un risque. Raskujan pourrait être le premier à passer par là.

– Il a un avantage certain sur nous avec ses hélicoptères, Monsieur. Nous ne savons

même pas si Tomisenkov passera par ici avec sa précieuse prisonnière.

– Je suis sûr qu'il le fera, se défendit Rhodan. Ils n'ont tous qu'un seul et même objectif : la forteresse de Vénus. Tomisenkov doit passer quelque part dans le voisinage. Je ne peux pas dire si ce sera à quelques kilomètres à l'est ou à l'ouest. Mais nous avons une vision dégagée du rivage et si nous devons attendre qu'il fasse sombre, nous aurons même un avantage, grâce à Okura.

Ils acceptèrent la décision de Rhodan et firent demi-tour en direction de la côte pour attendre de nouveaux événements.

Quand ils ne furent plus qu'à quelques mètres du bord de la jungle, ils entendirent de nouveau des bruits de moteur.

– Les hélicoptères ! s'écria Okura avec agitation. Si seulement nous nous étions trouvés hors de la jungle !

– Comptez-vous les arrêter ? sourit Rhodan. Écoutez encore ! Je n'en entends qu'un.

– Un hélicoptère seul ? Ce doit être la patrouille de Raskujan.

Le bruit s'atténua puis se renforça. Le ralentissement de la rotation des pales indiquait que l'appareil était sur le point d'atterrir.

– Si c'est un transport qui se prépare à débarquer cent hommes sur le rivage, nous sommes perdus, fit remarquer Rhodan.

Néanmoins, ils pressèrent le pas pour arriver en vue de la côte.

CHAPITRE 7

La division d'assaut cosmique bien mal en point de Tomisenkov était en marche depuis déjà plusieurs heures. À l'aide d'un nouveau discours, il avait fait appel à leur obéissance et fidélité contre la promesse d'un avenir sûr et puissant. En tant que bon général, il avait réussi à rassembler une fois de plus ses troupes autour de lui.

Comme le colonel Popolzak et Thora s'étaient déclarés convaincus du sérieux des plans de Raskujan, Tomisenkov s'était résigné à ce que le colonel déserteur ne lui soumette pas son rapport. S'il n'avait pas jugé bon de le faire un an plus tôt, il n'y avait aucune raison de croire qu'il changerait d'avis dans l'avenir. Thora ne put s'empêcher de faire une remarque cynique :

– Je pense que Raskujan vous fera finalement un rapport, mais ce ne sera pas pour que vous capituliez. Ce sera avec une arme pointée sur la tête.

Un peu plus tard, ils rencontrèrent la patrouille du lieutenant Tanjev, qui revenait de l'océan. Tanjev fit à Tomisenkov un rapport détaillé de leur mission. Ils déduisirent de la détonation des deux charges explosives que les troupes de Raskujan avaient infiltré la bordure de la jungle qui longeait la côte. Ce qui les amena à redoubler de précautions. Aussi commencèrent-ils à consulter plus régulièrement leurs montres. Les pauses se firent plus brèves et plus espacées.

Le mot d'ordre était « En avant ! ». Il était impératif qu'ils atteignent la côte avant la tombée du jour.

Thora, qui semblait vouer une sympathie toute particulière aux proverbes, maximes et autres citations des langues terrestres, fit remarquer plus tard, en se référant à ces événements menaçants :

– La guerre est une chose trop grave pour la confier à des militaires !

Un grand bruit éclata brusquement au niveau de l'avant-garde, qui marchait à environ cent mètres devant eux. Des coups de pistolets et des rafales de mitraillettes furent tirés.

– Raskujan ! gémit Tomisenkov, montrant combien il était préoccupé par ce problème.

Toutefois ce n'était pas encore le colonel. C'était la planète hostile elle-même.

Popolzak se trouvait en tête de la colonne avec un groupe de dix soldats lourdement armés. Ils marchaient en formation rapprochée. Les trois premiers portaient des machettes et taillaient un chemin. Tenaces et expérimentés, ils tranchaient les branches et les vignes d'un mouvement de bras rythmé. Et comme les plantes ont l'habitude de le faire, elles tombaient sans résistance et sans bruit.

Néanmoins, l'une des plantes poussa un cri et se défendit. À première vue, c'était un

arbre comme tout les autres. Mais quand il se secoua et bondit au loin, ils se rendirent compte qu'ils s'étaient heurtés à un vampire-carate.

Tout le reste se passa en un éclair. Un vampire-carate, en règle générale, peut rester immobile des jours durant, camouflé en végétal. C'est la meilleure protection contre ses ennemis naturels. En cas d'attaque, cependant, il réagit avec une surprenante vitesse. Il possède une deuxième défense bien plus dangereuse que son camouflage ; ses pattes, qui peuvent faire penser aux frondaisons du palmier carate sud-américain, sont recouvertes de milliers d'épines venimeuses. Et il sait comment les employer !

Dans un hurlement de douleur, une douzaine de ses branches avec leurs tentacules mortels prirent des mesures de représailles contre le groupe de tête. Les cris craintifs des victimes se confondirent avec le geignement torturé de « l'arbre ». La poigne autour de leurs corps était serrée comme par un câble d'acier. Ils furent soulevés et les épines cherchèrent instinctivement un chemin jusqu'à leur peau nue. Quand elles l'eurent trouvé, le processus fatal suivit son cours. Les minuscules dents se mirent à griffer la peau jusqu'à ce que le sang coule. Dès que le moindre vaisseau sanguin était ouvert, le venin pénétrait dans le corps sans protection.

Ivan Alicharine tenait le rôle de garde du corps de l'avant-garde. C'était un forestier-né et il avait appris à la dure école de Vénus. Comme par réflexe, il saisit par le col l'homme qui le précédait et le tira en arrière. Dans un même geste, il pointa sa carabine et posa le doigt sur la détente.

– Dégage, Boris ! Dégage !

Alicharine l'encouragea d'un coup de pied désespéré. Il vida alors son chargeur dans la masse de l'arbre. Bientôt, Boris se joignit aux coups de feu et ne s'arrêta que quand le vampire-carate et ses victimes se retrouvèrent sur le sol, immobiles.

Tomisenkov arriva précipitamment.

– Que diable faites-vous, Alicharine ? Donnez-moi votre fusil !

Le soldat obéit, non sans hésiter :

– Prenez-en soin, Monsieur ! J'en aurai encore besoin.

– Assassin ! explosa Tomisenkov, enragé. Vous avez tué huit de mes meilleurs hommes et le colonel Popolzak...

– Si vous pensez que c'est ce que je voulais faire, vous vous trompez. Ne comprenez-vous pas que nous nous sommes heurtés à un vampire-carate ?

Le général sursauta et chercha un témoin.

– Il a raison ! affirma Boris. Nous n'avions pas d'autre choix, Monsieur. Nous ne pouvions plus rien faire pour ces hommes.

Ce fut également confirmé par le docteur Militch, qui avait effectué un examen rapide, conformément aux instructions de Tomisenkov.

Ce dernier rendit son arme à Alicharine.

– Excusez-moi, Ali. Nous vous devons des remerciements. Êtes-vous prêt à mener la colonne ? Je vous enverrai quelques hommes en renfort.

La marche reprit. Il n'avaient pas le temps d'enterrer les morts. Ils devaient avoir atteint la côte dans quatre heures.

*

Son Okura tourna la tête.

– Ils se trouvent à un jet de pierre, chuchota-t-il. C'est un petit appareil. Cinq hommes en sont sortis.

– Reste-t-il quelqu'un ?

– Non, ils sont tous partis.

– Bon. Laissez-moi y jeter un coup d'œil.

Rhodan vit les soldats de Raskujan marcher vers la forêt. En quelques secondes il eut échafaudé un plan.

– Marshall ! Okura ! Venez ! Nous allons leur offrir une chaude réception.

– Ils ne nous voient pas, Monsieur. Ils ne viennent pas par ici.

– Mais ils risquent de rester là un bon moment. Je suis désolé qu'ils soient nos ennemis, mais nous devons leur faire face. De plus, leur hélicoptère pourrait nous être d'une grande utilité.

Marshall et Okura relevèrent la tête.

– Vous voulez voler jusqu'à la forteresse dans cette machine ?

– Pourquoi pas ? Si nous ne faisons pas d'erreur maintenant, nous aurons tout Vénus sous contrôle dans trois heures.

Rhodan plaça ses mains en porte-voix.

– Restez où vous êtes et jetez vos armes !

Mais les soldats de Raskujan leur répondirent d'une manière peu raisonnable. Les cinq hommes se jetèrent au sol et ouvrirent aveuglément le feu. Bien qu'ils ne puissent voir personne, ils tiraient au hasard dans la direction approximative de la voix. Toutes leurs balles se perdirent dans la jungle.

– On ne peut pas leur parler, constata Rhodan avec déception. Nous devons tirer simultanément, John. Tout doit être terminé en quelques secondes. Êtes-vous prêt ?

– Oui, Monsieur ! chuchota Marshall d'une voix rauque.

– Feu !

Puis ils se relevèrent et sortirent à découvert. Okura les suivit silencieusement. Il savait que les cinq soldats étaient morts. Malgré leur ardeur aveugle, ils n'avaient aucune chance contre des armes à impulsions arkonides.

Ils marchèrent droit sur le véhicule et montèrent à bord.

– Un *Cyclone* ! exulta Marshall. Et prêt à décoller. Je n'arrive pas à y croire !

– L'opportunité était trop belle pour la laisser s'échapper. Bouclez vos ceintures, les gars ! Tout le monde est prêt ?

– « Roger », Monsieur ! Est-ce que ça ira avec votre épaule ?

– Oubliez cela ! Le temps passe et nous sommes toujours loin de notre but. De plus, là où il y a un hélicoptère, un autre n'est probablement pas loin.

– Vous voulez dire... ?

– Exactement. Nous ne pourrons pas survoler la baie, car nous n'avons pas de gilets de sauvetage. Nous ne pouvons pas prendre le risque d'être abattus au-dessus de l'océan.

Nous devrons donc suivre la côte à basse altitude. Cela représente un détour de plusieurs centaines de kilomètres, mais notre sécurité passe avant tout.

Rhodan vérifia la jauge de carburant et secoua la tête d'un air incertain. Il n'était pas sûr que cela suffise. Mais Okura découvrit un jerrican de rechange, ce qui améliorait considérablement leurs perspectives de réussite.

Rhodan, qui connaissait assez bien ce type d'appareil, se familiarisa rapidement avec les commandes et démarra le moteur. L'hypno-enseignement arkonide et des études approfondies sur la Terre lui avaient permis de perfectionner ses capacités d'apprentissage «sur le tas».

Il fit doucement s'élever l'hélicoptère au-dessus de la plage et obliqua sur un cap nord-nord-ouest. Les vagues de l'océan se brisaient juste au-dessous d'eux, pareilles à des langues d'écume.

Ils avaient déjà parcouru un peu plus de huit kilomètres quand Marshall annonça avec agitation qu'il avait aperçu un autre hélicoptère. Okura confirma ses dires en jetant de son côté un coup d'œil à travers la verrière de plexiglas.

– Ce serait pure malchance s'ils concevaient des soupçons à cause de notre trajectoire. Ignorons-les aussi longtemps que possible, dit Rhodan avec bon espoir. Allumez la radio ! Ils vont peut-être vouloir entrer en contact avec nous.

Ils n'eurent pas à attendre bien longtemps. Après deux minutes, l'autre appareil s'aligna sur leur trajectoire et leur demanda d'envoyer leur signal d'identification.

Une voix grave leur fit remarquer que Rhodan avait une voix bizarre aujourd'hui. Leur interlocuteur de l'autre hélicoptère s'attendait évidemment à entendre son camarade, qui avait trouvé la mort quinze minutes plus tôt.

Rhodan imita un bruit de parasites en griffant le microphone avec son ongle et murmura d'une voix déguisée, qui se voulait contrariée, que sa radio ne fonctionnait plus correctement. Alors il coupa brutalement la communication.

– Laissez-les penser ce qu'ils veulent. Nous ne pouvons de toute façon pas leur envoyer ce signal. Nous ne pouvons donc que feindre une défaillance de la radio et continuer à voler en attendant d'en voir le résultat. Nous devons nous préparer au pire. Soyez vigilants. Nous ne savons pas quelle sera leur prochaine manœuvre.

– Je peux déjà vous le dire, répondit tristement Okura. Ils ont changé de cap et se dirigent droit sur nous.

– Et bien changeons nous aussi de cap, décida Rhodan avec irritation en déviant l'appareil loin du littoral.

L'océan s'éloigna et ils se retrouvèrent bientôt au-dessus de la jungle primitive. Cela ne leur était pas d'une grande aide puisque leur adversaire ajustait sa trajectoire en conséquence.

– Oh, bon sang ! ils nous poursuivent !

Perry décida de changer une nouvelle fois de direction et se dirigea droit vers l'hélicoptère hostile. Non pas que cela les menât vers un terrain plus favorable, mais cela éveillerait moins de soupçons. Cependant, les hommes de la Troisième Force avaient déjà commis une erreur, et il était trop tard pour la réparer. L'adversaire acheva de

dissiper leurs derniers doutes. Il les salua d'une rafale de mitrailleuse quand ils atteignirent la côte. Rhodan effectua en catastrophe une manœuvre d'évitement, mais le cockpit fut touché. Personne ne fut blessé, mais le tableau de bord commença à montrer des signes de dysfonctionnement.

– La jauge de pression d'huile ! s'écria Marshall

Il venait de remarquer que l'indicateur de pression était tombé à zéro et se demanda si le problème se situait au niveau de l'indicateur lui même ou au niveau des conduites d'huile.

Avant qu'ils n'aient le temps de l'examiner plus en détail, ils furent contraints d'éviter une autre rafale.

– Pourquoi ne répondons-nous pas aux tirs ? voulut savoir Marshall.

– Avec quoi ? éluda Rhodan d'un air irrité. Ils ont un canon monté dans leur hélicoptère. Pas nous.

– Pourquoi alors ne pas ouvrir la verrière et employer nos radiants ?

– Ok, essayez !

Marshall était encore occupé avec la serrure quand leur rival piqua sur eux et jeta une bombe qui les manqua de peu, mais explosa au contact de l'eau, envoyant d'énormes gerbes d'eau dans les airs.

– Notre aileron de queue est en flammes ! hurla Okura.

Rhodan fit volte-face. Ses amis l'avaient rarement vu aussi furieux.

– Nous sortons ! Il n'y a plus rien à faire. Nous allons rôtir vivants si le réservoir de carburant prend feu ! Ne prenez que vos armes ! L'eau n'endommagera pas les radiants.

Marshall ouvrit le dôme de plexiglas tandis que Rhodan réduisait leur altitude. Quand l'hélicoptère frôla la surface de l'eau, il ordonna le saut.

Il fut le dernier à se lancer dans le vide. Ce n'était pas assez haut pour être dangereux, mais c'était l'enfer pour son épaule blessée.

Il fut englouti par l'eau et toucha le fond trois mètres plus bas. Il se laissa ensuite remonter. Nager était un peu difficile à cause de ses vêtements, mais l'effort était allégé par la faible gravitation de 0,85g.

Quand Rhodan réapparut, il vit Marshall nager près de lui. Okura se trouvait un peu plus loin. Leur hélicoptère racla la surface de l'eau, rebondit sur la plage et explosa non loin de la jungle.

L'adversaire n'avait pas manqué de voir les trois hommes abandonner leur appareil. Il reprit son attaque, convaincu de son inévitable issue victorieuse. Les cris d'avertissement d'Okura étaient inutiles. Marshall était à son aise dans l'eau et sur le qui-vive. À une distance de cent mètres il ouvrit le feu. En quelques secondes l'hélicoptère commença à rougeoyer puis à virer au blanc. Seul un bruit assourdi accompagna la dissolution complète de sa structure. Quelques débris se détachèrent et chutèrent dans l'eau comme des torches enflammées. Le reste de l'épave s'écrasa sur la plage où il acheva de se consumer.

Les trois hommes nagèrent vers la terre ferme. Okura, qui avait sauté de plus loin, rattrapa Rhodan en quelques minutes.

– Puis-je vous aider, Monsieur ? Vous ne devriez pas autant tendre votre bras.

– Merci, mais ça va. Regardez, nous touchons déjà terre et je peux marcher en touchant le fond.

– Pas moi, haleta le japonais qui essayait de suivre Rhodan.

– Vous n'êtes pas assez grand, rit Rhodan. Mais vous n'avez plus longtemps à attendre.

Le petit capteur d'ondes eut bientôt pied. Après dix minutes ils étaient sur la terre ferme, où Marshall les attendait déjà. Dégoulinants d'humidité, ils se mirent tous trois à discuter de la marche à suivre.

– Tout d'abord nous devons sécher nos vêtements ou nous allons prendre froid !

Ils se déshabillèrent et étendirent leurs vêtements sur le sable chaud. Comme la température moyenne en journée sur Vénus est de cinquante degrés Celsius, il ne fallut que quelques minutes pour les sécher, même en fin d'après-midi sous cette latitude septentrionale.

Marshall profita de l'occasion pour examiner la blessure de Rhodan.

– Vous saignez de nouveau, Monsieur.

Il déchira une bande de sa chemise et tira un petit paquet de sa poche. Il en vida le contenu entier sur la bande de tissu.

– C'est l'ultime traitement que je peux vous donner. Laissez-vous faire. Son, venez m'aider !

Rhodan consentit, puis ils enfilèrent de nouveau leurs vêtements.

– J'essayerai d'appeler les phoques une nouvelle fois au crépuscule, dit Marshall. Jusque-là nous devons rester à couvert. J'ai le sentiment que Tomisenkov ne va plus tarder à se montrer dans le voisinage.

– Cet homme devrait se faire une raison et nous rejoindre, expliqua Okura.

– Oui, nous pourrions trouver un arrangement avec lui. S'il libère Thora, nous lui apporterons notre aide contre Raskujan, déclara Rhodan.

– Pourquoi prenez-vous son parti ? voulut savoir Marshall. Raskujan ferait un meilleur allié. Il a les moyens de nous amener à la forteresse en quelques heures.

– Il en a peut-être les moyens mais il n'a pas la volonté, John. Non, Raskujan doit être rayé de la liste de nos alliés potentiels, et ce bien qu'il possède un excellent équipement et commande une armée au meilleur de sa forme. Même après une année sur Vénus il n'a pas réussi à s'imposer. Tomisenkov, au contraire, a largement démontré qu'il était passé maître en matière de survie au cœur de la jungle vénusienne. De plus, Raskujan est dans son tort.

– Vous opposez-vous à lui pour des raisons morales, aussi ? demanda Marshall.

– Bien sûr ! Il a montré qu'il était indubitablement un traître. Ses ordres étaient de servir le général Tomisenkov. Au lieu de cela, il joue les commandants suprêmes.

Ils continuèrent quelque temps à débattre sur ce sujet, tenant leurs radios de poignet allumées, le récepteur balayant toute la gamme de fréquences. Leur soupçon fut bientôt confirmé. Il y avait beaucoup plus d'hélicoptères en patrouille dans le ciel que les deux qui avaient été détruits un peu plus tôt dans le dernier incident. Les communications

entre les pilotes s'intensifiaient sensiblement.

– On dirait qu'ils rassemblent une force d'invasion majeure.

Rhodan hocha la tête.

– C'est aussi mon avis, Son. Mais nous resterons à l'écart aussi longtemps que possible.

CHAPITRE 8

– Alerte !

L'avertissement parcourut la colonne en marche de Tomisenkov. Aucun des groupes rivaux sur Vénus ne jugeait plus utile de maintenir plus longtemps le silence radio et jouer au chat et à la souris. Depuis plusieurs heures déjà, les ondes courtes et ultracourtes encombraient l'espace hertzien. Le bouclier énergétique du cerveau positronique n'empêchant que les contacts entre l'espace et la planète, il ne faisait pas obstacle aux communications de surface à surface entre les hommes.

Le sergent Tchekovich était consciencieusement resté à l'écoute de sa radio portative et avait ainsi pu donner l'alarme à temps.

Tomisenkov envoya à ses troupes des instructions précises, expliquant qu'il était dans l'intérêt de tous de s'y soumettre sans discuter. Ses hommes se mirent à couvert sous les arbres denses. Toutes les armes à leur disposition furent préparées. Des mitrailleuses sur trépieds furent installées en position antiaérienne.

Tomisenkov observait Thora d'un œil méfiant.

– Ne me créez pas de problème maintenant, Madame ! exposa-t-il brutalement. Je n'aurai pas le temps de surveiller tous vos mouvements. Je veux que vous restiez près de moi !

Son ton implacable sembla avoir l'effet recherché sur Thora. Elle inclina la tête d'un air maussade et préféra ne pas laisser à Tomisenkov l'occasion de la saisir par la main et la traîner dans les fourrés. Elle le suivit volontairement.

Le général s'approcha de l'opérateur radio.

– Donnez-moi les écouteurs, sergent !

– Oui, Monsieur !

Tomisenkov écouta les grésillements tandis que Tchekovich réglait la longueur d'ondes de l'appareil. Finalement, il perçut le son familier de sa langue maternelle.

– *César* à *Lucius* ! Poursuite du plan A ! Ne larguez aucune bombe tant que la position de l'ennemi n'aura pas été clairement délimitée. Nous devons capturer Tomisenkov vivant et en aucun cas la femme arkonide ne doit être blessée. *César* en attente du rapport de reconnaissance. Terminé !

– *César* et *Lucius* ! railla Tomisenkov. Écoutez donc le vocabulaire pompeux de ces déserteurs ! Gardez l'oreille collée à la radio, sergent !

Tchekovich hocha la tête.

Si l'on en croyait les rapports de position non codés, les premiers hélicoptères avaient atteint la côte sud. Bientôt, ils entendirent des bruits de moteurs.

Dans un creux près de l'opérateur radio, Alicharine, un homme trapu et large d'épaules, était responsable de la mitrailleuse.

– Bonjour, Ali ! Restez en attente. Aucun – je dis bien aucun – coup de feu n'est autorisé avant que je n'en aie donné l'ordre !

– Oui, Monsieur !

Une autre voix retentit dans les écouteurs.

– *Lucius* à *César* ! Tomisenkov a abandonné son camp précédent. Il semble être parti en direction approximative du nord.

– *César* à *Lucius* ! Balayez la zone au projecteur infrarouge. Concentrez-vous sur une ligne de huit kilomètres au sud sud-est de la côte !

À ce moment le premier appareil survola les troupes de Tomisenkov. Personne n'ouvrit le feu. Les hommes soufflèrent quand le bruit disparut au-dessus de la jungle. Mais bientôt arriva le rapport suivant.

– *Lucius* à *César* ! L'ennemi a été localisé. Tomisenkov a cessé sa marche et s'est vraisemblablement mis à couvert. Sa position est...

– Attention à tous ! Ici *César*. Suivez *Lucius* et volez à vue ! Groupe *Octavius*, atterrissez sur la plaine côtière et avancez en direction du sud ! Atterrissage du groupe *Cicéron* selon le plan AB ! Tenez-vous prêt au combat...

Tomisenkov tira furieusement les écouteurs de sa tête.

– Qui est l'imbécile qui s'est montré à découvert ? Je lui ordonne de venir immédiatement au rapport !

Bien sûr, personne ne répondit.

– Ouvrez le feu à leur prochain passage ! gronda le général.

Il ferma les yeux pendant quelques secondes. Thora se rendit compte qu'il luttait pour garder sa maîtrise de soi. Ce n'était pas le moment de perdre son sang-froid.

Les forces de Raskujan se concentraient de plus en plus sur le secteur que l'observateur *Lucius* avait défini. Quelques minutes plus tard, six hélicoptères tournoyaient à basse altitude au-dessus de la position de Tomisenkov.

– Feu ! cria le général dans le vrombissement des pales.

Alicharine comprit l'ordre plus en lisant sur les lèvres du général qu'en l'entendant réellement. La seconde d'après, la première rafale éclata au bout de son canon, rejointe à peine quelques secondes plus tard par le concert des autres mitrailleuses. Le crépitement furieux des armes automatiques ponctuait le vacarme monotone des hélicoptères.

Il était évident que le colonel Raskujan avait gravement sous-estimé la puissance de feu de son adversaire, sinon il n'aurait pas ordonné ce téméraire raid à basse altitude. Des retardataires errants du groupe de Wallerinski lui avaient probablement raconté des histoires déformées à propos de la division d'assaut cosmique en déroute et avaient négligé de mentionner que les forces de Tomisenkov n'avaient pas oublié comment tirer malgré leur discipline hésitante.

Les salves de mitrailleuses furent une totale surprise pour les pilotes des hélicoptères, qui avaient toujours l'ordre de ne pas ouvrir le feu. Ils se retrouvaient dans la situation

inverse de leur précédent assaut.

– Nous en avons eu un ! cria Alicharine après les premiers tirs.

Le rotor de la machine s'envola au loin. Il devait avoir été frappé directement en son centre. L'hélicoptère perdit de l'altitude et entra en collision avec le sommet d'un arbre à au moins soixante mètres de hauteur. Des débris tombèrent un à un sur le sol.

Comme Alicharine mettait en joue une nouvelle cible, une deuxième victoire fut enregistrée par une autre mitrailleuse dans le voisinage.

– Ça marche ! Celui-là, Ali ! Abattez-moi le grand, là !

Fort de ces succès, Tomisenkov rayonnait. Néanmoins, il restait en couverture, à tout moment en attente d'un nouveau bombardement aérien.

Bientôt, une détonation noya le hurlement de la bataille. Alicharine avait marqué un nouveau point. Le réservoir de carburant avait explosé et l'appareil était parti en morceaux dans les airs, obligeant les défenseurs à se protéger d'une douche de débris brûlants.

D'énormes nuages de fumée et de vapeur s'élevaient au-dessus de la jungle vénusienne.

Le général leva la tête.

– Êtes-vous tous en un seul morceau ?

– Aucune perte enregistrée, Monsieur ! Il pleut des Raskujans. Nous en somme déjà à quatre. Ces canailles doivent être bleues de peur.

Alicharine n'avait que partiellement raison. Raskujan était en train de recevoir une râclée mémorable, mais il était loin de renoncer à son offensive actuelle.

Les hélicoptères qui arrivaient en renfort firent demi-tour quand ils comprirent ce qui était arrivé à leurs appareils d'observation. Cette fois, la division d'assaut cosmique ne subit aucune perte.

– Essayez d'entrer en contact avec Raskujan, demanda Tomisenkov à l'opérateur radio. Donnez-moi les écouteurs et le micro, sergent !

– Le colonel est déjà en ligne, Monsieur, répondit Tchekovich. Il veut vous parler personnellement.

– Très bien. Passez-le moi. Hé, Raskujan ! Vous êtes-vous enfin décidé à négocier ? Je vous conseille de suivre mes instructions. Si vous venez me faire votre rapport dans les deux heures à venir, j'oublierai ce qui vient de se passer et vous garderez votre grade d'officier supérieur.

– Merci beaucoup, Tomisenkov ! Je ne peux pas vous promettre que je le ferai dans les deux heures qui suivent mais je serai là, tôt ou tard. Vous pouvez y compter. Et je vous recommande de venir sans arme quand nous nous rencontrons de nouveau. Je réponds personnellement de votre sécurité.

– Raskujan ! Ne comprenez-vous pas que vous n'avez aucune chance ? Je n'ai pas l'intention de vous rencontrer de la façon dont vous vous imaginez. Nous avons assez d'armes et de munitions pour vous détruire cent fois.

– Quand je vous entends parler, Tomisenkov, j'ai honte d'avoir été votre élève en stratégie militaire. Je n'ai rien à faire des bombes que je pourrais envoyer pour vous

détruire, vous et la racaille qui vous suit. Je pourrais très bien vous rayer de la carte en quelques minutes. Vous êtes déjà cernés de tous les côtés par mes troupes dans la jungle. Vous avez le choix : soit vous mourez de faim en vous battant indéfiniment contre mes soldats, soit vous revenez à la raison en me laissant vous offrir des quartiers confortables dans l'un de mes vaisseaux spatiaux.

– Merci pour votre offre. Mais votre luxe décadent ne m'attire pas le moins du monde. Mes hommes et moi avons appris à vivre dans la jungle. Vous, les héros de canapé, allez pourrir ici. Grand bien vous fasse, colonel. Je vais vous traiter comme vous le méritez. Soit comme officier, soit comme criminel. Réfléchissez-y bien ! C'est tout ce que j'ai à vous dire !

Tomisenkov reposa le micro et les écouteurs.

– Continuez à les surveiller, Tchekovich ! Mais ne leur répondez pas. Enregistrez-les si vous captez une information intéressante, afin que je puisse l'écouter plus tard. Nous reprenons notre marche vers la côte.

*

Cela commença par une légère pluie, qui se transforma en quelques minutes en un ouragan rugissant. La tempête contraignit les différentes factions à interrompre toute action militaire. Quand le temps s'éclaircit de nouveau, le crépuscule s'était installé. Les hommes jurèrent. Il y avait encore cinq kilomètres jusqu'à la côte. Chaque minute qui passait était un nouveau risque de se heurter aux patrouilles de Raskujan, qui avaient l'avantage de posséder l'armement le plus récent issu des arsenaux terrestres.

Ils continuèrent à s'avancer à travers la jungle. Alicharine marchait maintenant avec les officiers. Le lieutenant Tanjev, déjà familier du territoire grâce à son activité de patrouille, marchait en tête.

Encore trois kilomètres jusqu'à la côte.

Les uniformes étaient humides et lourds à cause de la pluie. La chaleur du jour s'amenuisait et la fraîcheur de la nuit commençait à jeter son ombre sur le secteur. Les hommes se mirent à frissonner. L'obscurité dominait déjà les impénétrables couvertures supérieures de feuillages.

Un coup de feu retentit, puis deux, puis trois. Alors des rafales de mitraillettes ponctuées par les explosions de plusieurs grenades éclatèrent.

La fusillade reprit sur la gauche, agrémentée de tir de mitraillettes, de fusils ou de pistolets.

Leur écho finissait de s'étouffer au sommet des arbres gigantesques, mélangés aux cris stridents de la faune vénusienne qui s'enfuyait au loin. Le vacarme de la bataille s'intensifia sensiblement. Les hommes de Raskujan semblaient être partout. Des coups de feu retentirent derrière eux. L'arrière-garde résistait à l'aide de lance-grenades en tirant aveuglément dans le sous-bois obscur.

Tomisenkov et ses officiers se dissimulèrent ensemble dans l'herbe près d'un vieux cèdre vénusien noueux. Dans l'obscurité, les hommes étaient impuissants.

– Nous sommes maintenant totalement encerclés, déclara Alicharine. Notre meilleure

chance d'évasion est de rester silencieux. Ils nous détecteront à la minute où nous commencerons à tirer...

– Vous avez déjà été détectés de toute façon, rétorqua une voix dans l'obscurité. Levez les mains et laissez vos armes sur le sol ! Vous êtes observés grâce à des projecteurs à infrarouges. Toute personne qui effectuera un mouvement brusque sera abattue. C'est valable pour vous aussi, Madame. Approchez-vous, s'il vous plaît ! Vous devez être la femme sur la tête de qui notre commandant met un tel prix.

*

Dix hélicoptères de transport lourds étaient posés sur la plage, alignés comme pour une inspection.

Perry Rhodan, Marshall et Okura s'étaient éloignés de leur hélicoptère détruit en direction du sud-est, où l'activité militaire était considérable. Il leur fallut à peine deux heures pour couvrir les dix kilomètres. Rien sur la plage n'avait fait obstacle à leur progression.

Le soleil s'était couché à l'ouest, derrière l'horizon de la jungle primitive, et la pluie avait cessé.

Okura fut le premier à apercevoir les véhicules.

– Dix hélicoptères, Monsieur. Tous des transports de troupes lourds, je pense. Il doivent pouvoir contenir chacun au moins deux réservoirs de cinquante tonnes.

– Alors les coups de feu que nous avons entendus doivent annoncer le début de l'invasion de Raskujan. Croisons les doigts pour que Thora ne soit pas blessée.

Peu après, Rhodan leur demanda de s'arrêter. Maintenant, lui et Marshall pouvaient aussi distinguer les grandes silhouettes des hélicoptères.

– Ils sont sans doute fortement gardés.

– Oseriez-vous essayer une deuxième fois, chef ?

– Oserais-je quoi ?

– Prendre un hélicoptère pour nous échapper. Cela me semble une bonne idée. Après tout, ils ne pourront pas nous abattre c*haque fois.* Peut-être aurons-nous de la chance cette fois ci.

– Ou bien nous pourrions nous écraser dans l'eau, ou encore dans la jungle, avec un dénouement moins heureux.

– Vous ne voulez donc pas essayer ?

– Un hélicoptère fait trop de bruit, Son. Ils nous remarqueraient sitôt le moteur allumé. De toute façon, ils doivent les surveiller de très près. Je suis sûr que nous n'avons pas la moindre chance d'y arriver.

– Alors pourquoi nous donnez-vous de faux espoirs ?

– Réfléchissez une minute ! À quoi d'autre un hélicoptère de transport pourrait-il servir ?

– Vous pouvez voler avec ou le laisser dans son hangar. À ce que je sache, ce sont les seules façon de l'utiliser.

– Qu'en dites-vous, Okura ?

Le japonais haussa les épaules.

– Je ne suis pas plus intelligent que John, Monsieur. Un avion décolle, vole et atterrit. C'est ce pour quoi il est fait.

Rhodan sourit avec condescendance.

– Et dire que vous faites partie de la milice secrète des mutants, l'élite de la Troisième Force ! Merci, messieurs !

– Attendez une minute, Monsieur ! Vous parliez seulement des hélicoptères, et nos réponses étaient exactes à cet égard. C'est une autre histoire si vous pensez aux équipements. Il y a les canons, par exemple, qui peuvent être enlevés, ou l'émetteur radio. Ils ont des réserves de nourriture et de munitions.

– Vous vous rapprochez de la solution, Marshall. Que fait un pilote lorsqu'il s'écrase dans l'océan ?

– Il largue un canot de sauvetage avec un parachute, bien sûr… Le canot de sauvetage !

– C'est exactement cela, John. C'est ce dont nous avons besoin et que nous allons obtenir.

Ils élaborèrent un plan et s'approchèrent discrètement des appareils posés au sol.

– Je vois quelques gardes, annonça Okura.

– Combien sont-ils ?

– Un groupe de trois hommes. Je ne vois personne d'autre. Je crois qu'ils s'estiment en sécurité. Ils doivent avoir entendu parler de notre confrontation avec leurs camarades, mais ils pensent probablement que nous sommes aussi morts que leurs collègues. Ces hommes ne semblent pas avoir terriblement peur de Tomisenkov non plus.

– Continuons à les observer quelques instants, décida Rhodan.

Les quelques instants devinrent vite une heure. Ils furent alors certains qu'il n'y avait pas d'autre garde. Ils pouvaient agir selon leur plan.

Rhodan dut promettre de rester dans l'ombre. La raison en était son épaule blessée. De plus, les trois hommes voulaient si possible éviter de tuer les gardes, et personne n'était mieux placé que les deux mutants pour effectuer une surveillance discrète. Okura voyait parfaitement dans l'obscurité et Marshall pouvait lire les pensées des soldats.

– Avancez, Son !

– Encore une minute !

Le japonais nettoya les verres de ses lunettes et sortit son radiant à impulsions. Alors ils se mirent en marche.

– Je me demande s'ils emploient un projecteur infrarouge pour surveiller les alentours ? Si oui ils doivent pouvoir nous voir à des kilomètres de distance.

– Ils pourraient, mais je ne pense pas qu'ils s'en donnent la peine. Vous pouvez voir qu'ils fument des cigarettes, gardent les mains dans les poches et discutent ensemble.

Ils s'approchèrent à cinquante mètres de la première machine puis se couchèrent sur le sol, préférant ramper sur la terre le reste du chemin. Ils s'accroupirent entre les grandes roues du train d'atterrissage du premier appareil.

Les trois gardes se tenaient debout sous le quatrième hélicoptère.

– Commençons à tirer maintenant, chuchota Okura.

Marshall visa l'aileron de queue du troisième véhicule et pressa la détente. Sa cible s'embrasa immédiatement et fut partiellement vaporisée. En criant d'un air déconcerté, les trois soldats partirent en courant et se placèrent à couvert derrière le dernier hélicoptère de la rangée.

– Rapprochons-nous encore. Soyez prudent !

Ils rampèrent sous les appareils et s'avancèrent dans l'herbe, où ils étaient mieux protégés.

– Stop ! dit doucement Marshall. C'est assez près.

– Hé, vous trois ! Relevez-vous les mains en l'air !

Okura rentra la tête dans les épaules quand on lui répondit avec une balle. Si le soldat avait visé rien qu'en se fiant au son de la voix, c'était un excellent tireur.

– Continuez ! le pressa Marshall.

– Si dans dix secondes vous ne vous êtes pas levés et présentés sans vos armes, nous détruisons l'une de vos machines. Je compte...

Les soldats n'étaient toujours pas convaincus et continuèrent à tirer. Alors le rayon du radiant à impulsion atteignit un autre hélicoptère, qui tomba en morceaux.

– C'était le deuxième avertissement. Devons-nous continuer ?

Marshall était couché dans l'herbe, le visage crispé par la concentration. Il était malheureusement contraint de lire les pensées des trois hommes simultanément, ce qui ne lui rendait pas la tâche facile. Néanmoins, il reconnut quelques bribes de pensées concernant une éventuelle capitulation.

– Continuez à les persuader, Son. Ils sont sur le point de céder.

– Je répète une dernière fois. Levez-vous et sortez sans armes les mains en l'air ! Vos vies seront épargnées si vous suivez nos ordres. Si nous avions voulu vous tuer, nous l'aurions fait il y a longtemps. Compris ? Votre deuxième transporteur disparaîtra dans dix secondes !

Okura compta à voix haute.

À six, l'une des silhouettes se montra. À huit, les deux autres la suivirent. Ils marchaient sans armes et les bras en l'air.

Ils furent attachés et placés dans trois hélicoptères différents.

Marshall tira plusieurs fois en l'air avec le radiant. Court–long–court. C'était le signal pour Rhodan, qui se montra bientôt.

– C'est fait, Monsieur ! Tous trois sont hors d'état de nuire et répartis dans les hélicos. Maintenant nous pouvons inspecter les autres appareils.

– Beau travail, les amis !

Comme il fallait s'y attendre, les hélicoptères étaient remplis d'équipements guerriers pour parer à toutes les éventualités imaginables. Le canot de sauvetage qu'ils cherchaient était presque luxueux. C'était un navire en plastique avec de la place pour au moins quinze personnes une fois gonflé. Des bombonnes d'air comprimé y étaient reliées et une petite plaque à deux roues permettait de le tirer sur la terre ferme.

– Prenez-le ! demanda Rhodan en désignant Marshall, qui était ravi de sa découverte.

– J'ai trouvé quelques médicaments ! appela Okura.

– Embarquez-les aussi!

En quelques minutes, ils avaient déchargé le bateau et son moteur, une caisse de provisions, plusieurs bidons de carburant et une pharmacie portative et avaient tout rangé sur le chariot. Ils amenèrent rapidement le tout au bord de l'eau.

Marshall revint sur ses pas pour effacer toutes leurs traces. Alors il détruisit les hélicoptères qu'ils avaient pillés pour empêcher l'ennemi de découvrir ce qu'ils avaient emporté avec eux.

Les traces de roues qui s'étendaient sur un kilomètre et demi dans le sable ne furent bientôt plus identifiables.

Quand Rhodan, Marshall et Okura se retrouvèrent dans une petite baie sur la terre ferme, ils pouvaient être raisonnablement certains que personne ne comprendrait le but de leur opération.

*

Le crépuscule avait cédé la place à l'obscurité de la nuit vénusienne.

En écoutant les échanges radio des hommes de l'Est, le trio de la Terre apprit que Thora et Tomisenkov avaient été capturés par Raskujan. Les félicitations de Raskujan à ses officiers firent naître un sourire amusé sur les lèvres de Rhodan.

– Si ces hommes savaient à quel point je n'envie pas leur triomphe provisoire, dit Perry. Maintenant, au moins, nous avons l'assurance qu'ils n'essayeront pas de s'entre-tuer à coup de bombes durant quelques jours, et je suis ravi que ce colonel prétentieux ait maintenant à faire face à Thora. Son arrogance aura tôt fait d'avoir raison de lui !

Okura exprima sa surprise.

– Je ne vous avais jamais vu auparavant vous réjouir avec une telle malveillance.

– Eh bien, j'ai de bonnes raisons pour me réjouir. Raskujan est mon ennemi, ce qui devrait déjà rendre mes sentiments compréhensibles. Mais indépendamment de mes sentiments, la capture de Thora nous donne un certain avantage tactique. Son caractère impétueux pourrait détourner l'attention de Raskujan et lui créer des problèmes. Et telle que je la connais, je suis persuadé qu'elle lui donnera du fil à retordre !

Il sourit d'un air piteux en se remémorant certaines de ses expériences à ce sujet.

– Jusqu'ici il a eu de la chance : son seul souci était de trouver comment pénétrer dans la forteresse de Vénus.

*

Ils gonflèrent le bateau. Celui-ci s'avéra spacieux et confortable. Les trois hommes avaient toutes les raisons de s'en montrer satisfaits.

Les troupes d'invasion de Raskujan s'étaient retirées quelques heures plus tôt. Elles n'avaient laissé derrière elles que ruines et désolation.

Marshall et Okura changèrent les pansements de fortune de Rhodan. Grâce aux nouveaux bandages et aux médicaments qu'ils avaient récupérés dans la trousse de secours, ils pouvaient lui apporter des soins plus conséquents.

– Comment vous sentez-vous, Monsieur ? s'inquiéta Okura.

– Beaucoup mieux, Son. Je vous en sais gré ! Avec tout le confort que nous avons maintenant à notre disposition, je ne peux qu'aller mieux. Nous serons dans la base d'ici quelques heures. Je pense que le plus dur est fait. Relaxons-nous un peu. Dans deux heures nous prendrons la mer.

Le maître de la Troisième Force, momentanément en paix, se coucha sur le dos et dirigea son regard vers la couverture nuageuse de Vénus. Une brise vagabonde ouvrit une faille dans les masses de vapeur, permettant à la lumière d'une étoile solitaire d'atteindre la surface de la planète.

Marshall et Okura suivirent son regard dans l'espace.

– Regardez, annonça calmement Marshall. L'univers est toujours là. Je l'avais presque oublié.

L'esprit de Rhodan était déjà ailleurs.

– Toujours là, répéta-t-il. Toujours là... et il nous attend.

Thora, l'Arkonide, a été capturée par les insurgés du Bloc soviétique, sur Vénus.

Perry, Okura et John Marshall dérivent sur une mer primitive, dans un canot de sauvetage, menacés d'en haut par des hélicoptères hostiles, et d'en bas, dans l'océan inexploré, par des créatures de cauchemar inconnues dont les semblables ont disparu sur Terre des millions d'années plus tôt.

Thora doit être sauvée, Bull doit traverser la barrière érigée par le Relais secret X *pour rejoindre la surface de Vénus, et Perry et ses compagnons doivent d'une façon ou d'une autre parvenir jusqu'au cerveau positronique afin de modifier sa programmation.*

Une mission de cette ampleur serait déjà difficile sur Terre, mais doit à tout prix être accomplie DANS LA JUNGLE PRIMITIVE…